

# Le temps qu'il nous reste

**L**e temps qui ne compte pas. C'est la gloire du moment présent. Hier est vite oublié, demain n'existe pas. C'est la candeur d'un enfant, tout absorbé dans ses jeux, ou endormi, abandonné dans les bras de sa maman. On trouve aussi des adultes qui ne mesurent pas leur temps: un ami qui nous écoute, qui partage avec nous un repas, qu'on ne dérange jamais, qui accourt au moindre appel. C'est aussi une grand-maman qui garde ses petits-enfants et qui dit toujours: « Ne t'en fais pas, j'ai tout mon temps... » On trouve aussi chez nous - même si c'est plus rare - de ces personnes qui lâchent tout pour vous accueillir. Leur temps ne compte plus, comme si elles n'avaient jamais rien à faire. Avec elles, vous devenez la personne la plus importante du monde. Leur douceur, leur regard, leur sourire invitent à la confiance. C'est une oasis dans la tourmente du quotidien.



Jean-René Dubé

*Le temps qu'il nous manque.* C'est la gloire de l'efficacité, du rendement, du stress. C'est le parent essoufflé. C'est l'horaire chargé, l'agenda à ras bord. Les jours sont trop courts, les nuits aussi... Les rendez-vous sont fixés longtemps d'avance. Un changement bouscule tout. Un imprévu, et tout déraile. On n'a plus de temps. Ni pour soi, ni pour nos enfants, ni pour nos amis. Si on prend cinq minutes quelque part, on se sent coupable, ou on est montré du doigt... C'est la tourmente de l'âge dit « mûr ». Notre famille lasallienne n'échappe pas à cette période de productivité à tout prix. Nous avons connu nos heures de gloire. Et ce qu'il reste de nos forces, enrichi de nos associés, est largement sollicité. Tant et si bien qu'on pourrait se demander quels porteurs d'espérance nous sommes. Comment cette frénésie fait-elle advenir le règne de Dieu ? Malgré tout, curieusement, le temps nous presse. C'est déjà l'automne !

*Le temps qu'il nous reste.* C'est la gloire de la sagesse, du recul, du recueillement. Notre hier est lourd et demain est incertain. C'est un peu un retour à la candeur enfantine, mais filtrée par le cœur et les yeux du grand âge. C'est le temps des bilans, mais aussi de la disponibilité, de l'écoute, de la bienveillance et de l'action de grâce. Et pourquoi ne pas emprunter les mots de grand-maman: « Venez, j'ai tout mon temps... » La chute des feuilles elle-même annonce déjà le printemps. Si les frères vieillissent dans la discrétion, notre famille, elle, bourgeonne d'une nouvelle fécondité. D'une année à l'autre, nos rassemblements sont traversés par un courant de jeunesse et d'enthousiasme, à la faveur des nouveaux visages, attirés par la mission éducative lasallienne. Le temps qu'il nous reste, c'est plus que jamais celui du moment présent, du témoignage, de l'amitié, de la solidarité. Ainsi, pourrions-nous être, ensemble et en vérité, « porteurs et porteuses d'espérance » ! □



# LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

Les recommencements

Frère Fernando Lambert, v. a.

On a toujours considéré le mouvement perpétuel comme une utopie. Pourtant il est présent un peu partout dans la nature, autour de nous. On peut même dire qu'il préfère une forme : le cercle. Le temps, parmi d'autres éléments, est soumis à un perpétuel recommencement : la répétition mécanique des jours, le cycle des saisons, les mouvements des systèmes dans l'univers, etc. Nous baignons dans le mouvement perpétuel.

Cependant, pour nous, les jours ne doivent pas être qu'une succession mécanique. Chacun d'eux est chargé de ce que l'on y met quotidiennement. Chaque jour est un recommencement. Il nous appartient d'en faire une merveille ou une simple répétition sans valeur particulière. L'un des dangers de ce mouvement circulaire des jours est la routine qui rend tout uniformément gris. Il faut réapprendre à donner des couleurs, du sens et un peu d'éternité à chacune des reprises dont nos vies sont faites.

Les modèles ne manquent pas. Jésus, dès l'âge de douze ans, n'avait qu'un souci : « être aux choses de son Père ». De La Salle éclairait chaque moment de la journée par le « souvenons-nous que nous sommes en la sainte présence de Dieu ». Le 14 août dernier, nous célébrions le 102<sup>e</sup> anniversaire de Frère Isidore Cyr. Que d'années, que de jours, que de reprises des mêmes gestes ! et pourtant, notre doyen qui a toujours été taquin et rieur, est l'exemple de quelqu'un pour qui, chaque jour, chaque geste, chaque rencontre sont pleins de sens. Il a même réussi à apprivoiser l'usure du corps, les limites imposées par l'âge, la familiarité avec le passage vers une autre vie. À 102 ans, chanter : « Oh ! Laissez-moi vous prouver ma tendresse, c'est en aimant que je voudrais mourir », dire qu'une seule chose importe dans la vie, l'amour, c'est servir avec conviction une leçon magistrale et précieuse à ceux qui sont en quête de l'essentiel.

Avec septembre, et pour tous, c'est un nouveau départ. Une nouvelle année régulière nous est donnée. Il faut en faire du neuf. Le thème proposé à l'ensemble du district pour l'année qui commence est tout à fait approprié pour donner à ce recommencement une coloration signifiante : « **Associés pour construire le règne de Dieu** » et on nous propose une voie à suivre : « **Marchons tous ensemble dans l'espérance** ». Il nous faut avancer. Il nous faut faire en sorte que si notre marche est circulaire parce qu'elle est faite de recommencements, nous devons changer le cercle en spirale. Nous ne repasserons pas exactement au même endroit. Nous progresserons en nous élevant constamment. □

# Vieillir, est-ce une maladie ?

Il me semble déjà entendre votre réponse. «Quelle drôle de question! Bien sûr que non! Vieillir fait partie de la vie, c'est une étape inévitable et même nécessaire pour qui désire acquérir sagesse et maturité», ajouteront certains. Soit! Nous avons tous autour de nous des exemples de personnes âgées qui paraissent vieillir en beauté. Je connais personnellement cette dame de 71 ans qui n'a pas assez de vingt-quatre heures par jour pour faire tout ce qu'elle désire. Des cours qu'elle suit à l'université, à la troupe de théâtre dont elle fait partie, son âge est apparemment loin d'être une limite à son épanouissement.

Cependant, nous connaissons tous aussi, de près ou de loin, une personne âgée qui nous donne l'impression de traîner sur ses épaules le poids des années. L'une demeure prostrée toute la journée devant la télévision parce qu'elle s'ennuie et n'a personne à qui parler, alors que l'autre critique et observe à la dérobée tous les déplacements de ses voisins. Et puis, il y a parfois le triste spectacle de la maladie qui rend dépendants et fragiles des individus par les multiples pertes qui sont le lot de la vieillesse: perte de vitalité, de forces, de mémoire, de cheveux, etc. Ces exemples sont, malheureusement, bien plus fréquents qu'on le croit.

S'il est vrai que la vieillesse peut être une période riche et intense de la vie, il nous faut également reconnaître qu'elle n'est peut-être pas toujours aussi rose qu'on la souhaiterait. Aussi la question n'est peut-être pas de savoir si vieillir est une maladie, mais si vieillir vous fait peur? Car sous cette question se cache une tout autre réalité que nous pouvons feindre d'ignorer pendant de nombreuses années, parce que nous sommes jeunes et en santé, mais elle finit toujours par nous rattraper. Et cette réalité incontournable est que, tous, nous vieillissons. Que nous le voulions ou non, chaque jour qui passe nous rapproche de plus en plus de cette période de la vie que nous appelons curieusement «l'âge d'or». En fait, il faudrait peut-être redorer le blason de cette période de vie afin de lui rendre ses lettres de noblesse. Par contre, cherchons-nous à l'apprivoiser réellement cet âge d'or? Voulons-nous vraiment savoir ce qui risque de nous arriver dans vingt, trente ou quarante ans?

## QUAND VIEILLESSE RIME AVEC DÉTRESSE

Voilà quelques semaines, j'ai eu la joie de rencontrer Suzanne qui, en compagnie de sa sœur Françoise, administre une maison de repos. En tout, seize patients résident dans cette charmante petite demeure qui est en activité depuis maintenant cinq ans. Rien d'extraordinaire là-dedans? Détrompez-vous! Cette maison n'est pas comme les

autres et les personnes qui y habitent non plus. En fait, il s'agit d'un centre d'hébergement pour personnes en perte d'autonomie. Ce qui signifie que tous les patients, dont l'âge varie entre 70 et 98 ans, requièrent des soins spéciaux et permanents. « Cet endroit est leur dernier refuge et leur dernier recours », m'explique l'infirmière. « Les résidences

où ils habitaient auparavant ne pouvaient plus les garder, car ils demandaient trop d'attention au personnel soignant. » Comme de fait, elle me mentionne que plusieurs de leurs patients sont incontinents et que la majorité d'entre eux sont lucides mais affligés de divers troubles dus à leur vieillesse alors que les autres souffrent de maladies dégénératives graves (démence sénile, alzheimer, etc.). Je devine d'emblée que cette maison sera leur dernière halte avant de mourir.

Madame Legault, qu'est-ce qui vous a amenée à ouvrir une maison comme celle-ci? Ma mère et mon beau-frère avaient besoin de soins. Ma sœur s'en occupait chez elle, mais je voyais combien elle était épuisée. On ne peut imaginer à quel point il est exigeant pour une famille de prendre soin d'un parent malade. Suite à tous ces besoins, nous avons voulu faire de la Maison Legault un milieu de vie où la chaleur humaine et l'amour seraient au rendez-vous. Autrement dit, nous voulions permettre aux personnes âgées de vieillir dans le respect et la dignité, entourées de bons soins et de petites attentions pour égayer leurs journées.

Est-ce que le fait de travailler auprès de personnes âgées en perte d'autonomie vous fait appréhender de vieillir? J'avoue qu'il y a des jours où j'aurais préféré rester ignorante un peu plus longtemps, ne pas savoir ce qui m'attend en vieillissant. Je sais qu'il est difficile d'être dépendant des autres quand on a été autonome toute sa vie, quand on a à faire le deuil d'un tas de choses auxquelles on tenait. Mais en général, le fait de travailler auprès de ces personnes m'a apporté une paix intérieure extraordinaire. Parce que je côtoie la maladie, la souffrance et la mort tous les

jours, j'ai de plus en plus le goût de vivre. Je profite de chaque journée comme si c'était la dernière. Aussi, je suis moins matérialiste. Je sais aujourd'hui que le véritable but de la vie, c'est d'aller les uns vers les autres, ce n'est pas de faire fortune.

Vous ne craignez donc pas la mort? J'ai appris à l'appivoiser, à la dédramatiser. Je ne sais pas ce qu'il y a après la mort, mais ce qui est réellement important pour moi, c'est de bien vivre. Et pour cela, j'ai dû apprendre à imposer mes limites. Ainsi, sans pour autant me couper de mes émotions - car je ne pourrais plus faire ce travail aussi efficacement -, j'ai pris la décision de ne plus aller au salon funéraire. Vous savez, nous nous attachons tellement aux personnes que nous soignons que nous avons beaucoup de peine quand elles décèdent. Elles sont presque des nôtres. Aussi, je sais que si je veux continuer à exercer cette profession encore longtemps, je dois conserver mes forces. Je me ressource entre autre dans la nature.

On dit que les personnes âgées sont porteuses de sagesse et d'expérience. Mais dans les faits, trouvez-vous qu'on leur accorde suffisamment de considération et de respect? Au départ, nous vivons dans une société où dès qu'on atteint l'âge de 50 ans, on sent planer le spectre de la retraite. Cela signifie pour moi qu'on me retire la vie, qu'on me met au rancart de la société. Alors, imaginez quand la personne atteint 70, 80 ou 90 ans! On lui fait sentir, plus que jamais, qu'elle est inutile et embarrassante. On ne veut plus la voir, on cherche même à l'isoler. Voulez-vous que nos aînés soient bien soignés, bien logés? Tous répondent «oui»... bien sûr, mais si possible, pas à côté de chez eux,

surtout pas sur le patio voisin.

Pourquoi est-ce ainsi? Parce que cela nous fait peur d'envisager notre propre vieillesse et les maladies qui y sont associées. On n'aime pas voir une vieille personne accablée par divers symptômes de sénilité, car cela pourrait nous arriver et cela fait trop mal au cœur de voir nos parents dépérir sous nos yeux. Prenez ma mère, par exemple. C'est une femme intelligente qui a réussi sa vie. En ce moment, elle se porte bien, mais il lui arrive de devenir confuse. Lorsqu'elle se met à tenir des propos incohérents, j'éprouve un serrement au cœur. J'ai de la difficulté à accepter son état. Alors je comprends que les gens vivent des craintes au sujet de la vieillesse. Pourtant, la confusion, l'incontinence, ou les troubles de mémoire sont des désagréments presque normaux quand on parvient à un certain âge.

De quelle manière devrait-on se comporter avec les personnes âgées? Eh bien, au lieu d'isoler la personne lorsqu'elle devient confuse, pourquoi ne pas, au contraire, l'entourer, la prendre dans vos bras, la bercer et l'embrasser? C'est ce dont elle a besoin. Pour le peu de temps qu'il lui reste, essayons donc de lui rendre la vie la plus agréable possible et surtout, arrêtons de cacher nos personnes

âgées comme on cache nos handicapés. C'est en affrontant la situation qu'on se rend compte que nos peurs sont injustifiées. En les mettant au rancart, on passe à côté de tant de richesses! Ces gens ont tellement de choses à nous apprendre!

Existe-t-il, selon vous, une bonne façon de vieillir? Le secret pour bien vieillir? Rester actif. Pour moi, la retraite n'existera jamais, car je tiens à rester dans le mouvement. Je ne veux pas qu'on me perçoive comme étant quelqu'un qu'on ne peut plus consulter parce qu'elle est dépassée. On constate d'ailleurs que les personnes qui demeurent actives sont celles qui vieillissent le mieux.

Et qu'advient-il de celles qui n'ont plus la force d'agir, comme c'est le cas pour la plupart des personnes que vous soignez? Il est bien certain qu'elles s'ennuient, qu'elles souhaitent parfois lever les pieds. Mais peut-être que cette étape de la vie leur est donnée pour qu'elles continuent d'évoluer justement? Cela fait peut-être partie de notre cheminement à tous d'accepter de lâcher prise, de ne plus pouvoir décider, de vivre, tout simplement. Car je constate que l'instinct de vie est plus fort que tout et même quand arrive le moment de mourir, les personnes se battent jusqu'au bout.

## **QU'EN PENSENT DONC LES PERSONNES CONCERNÉES ?**

Mme Saucier, 70 ans, femme médecin à la retraite, résidente à la maison de repos: «Qu'est-ce que vieillir pour moi? C'est simplement avancer dans la vie. Je ne trouve pas ça difficile, bien que je sois en chaise roulante. De plus, la mort ne me fait pas peur car j'ai la foi.»

Mme Savard, 71 ans, mère de dix enfants, habite seule en appartement: «De façon générale, je trouve que je vieillis bien. J'ai développé un tas d'intérêts en vieillissant; je fais des choses que je ne pensais pas être capable de faire lorsque j'étais plus jeune. Aussi, j'ai appris à rire de moi-même. Je

m'accepte maintenant telle que je suis: plus ronde, plus ridée, plus âgée. Cela ne m'empêche pas d'être heureuse, de profiter de la vie, surtout que je suis en santé.»

M. Villeneuve, 88 ans, premier pépiniériste au Québec, réside à la maison de repos: «Vieillir? Oui je trouve ça dur car je ne suis plus capable de lire ni d'écrire depuis que j'ai eu une attaque de paralysie. Aussi, j'aimerais bien participer davantage aux événements de la vie: il m'arrive de me sentir mis de côté parce que je suis vieux et malade. Si la mort me fait peur? Pourquoi avoir peur puisque, de toute façon, nous sommes tous destinés à mourir? Et puis, j'aurai vécu pleinement. Malgré tout, j'ai de la chance, car je suis malade depuis

seulement trois ans.»

M. Jobin, 98 ans, médecin à la retraite, réside à la maison de repos: «Vieillir, c'est, en soi une maladie pour moi, car j'ai plusieurs problèmes de santé et je suis presque aveugle. Oui, je trouve ça difficile, car j'ai perdu mon autonomie, je ne peux plus faire à ma tête. Autrefois, j'étais celui qui dirigeait, qui contrôlait, alors qu'aujourd'hui, je suis dépendant. Pourquoi je m'accroche à la vie? Parce que ce qu'il y a encore de meilleur au monde, c'est la vie. Tant qu'on est là, il faut en profiter, et je fais de mon mieux pour la rendre la plus agréable possible. C'est dans ma nature. J'ai toujours été un bon vivant.»

## **VIEILLIR COMME ON A VÉCU**

En guise de conclusion, il est vrai que la vieillesse peut être difficile quand la santé nous quitte, quand notre corps nous rappelle que nous n'avons plus vingt ans, quand les gens autour de nous nous font sentir que nous n'avons plus rien à leur apporter. Toutefois, les personnes âgées que j'ai rencontrées insistaient aussi pour me dire que la vie leur a beaucoup donné: famille, amour, travail, santé. «Peu de gens peuvent se vanter d'avoir aussi bien réussi leur vie que moi», me confie M. Jobin. Bien sûr, ces choses ne sont plus, mais, au moins, il en aura pleinement profité.

S'il y a une leçon à retirer de ces témoignages, c'est qu'on vieillit souvent comme on a vécu: dans la tristesse ou la joie, dans la solitude ou l'action, dans la critique ou l'acceptation. Donc, vieillir se prépare au quotidien, en vivant chaque moment intensément, dans l'amour et le respect de nos prochains. C'est également en acceptant d'aller à la rencontre de ces personnes de sagesse, témoins et reflets de notre évolution, que nous abattons nos préjugés et cesserons enfin de percevoir la vieillesse comme une maladie dégénérative; voyons plutôt ce qu'elle est véritablement, c'est-à-dire une longue trame d'expériences, de connaissances et de richesses infinies.

Un gros merci à tous ceux et celles qui nous ont rappelé que même si on est âgé, on peut aimer la vie et vouloir partager avec les autres ce qu'elle nous a appris.

Source: Extrait d'un article de Marie-Josée Turcotte, *Lumière*, 1995. Virage, Volume 8, numéro 1, Automne 2002.

# LA VIEILLESSE APPRIVOISÉE

Jacques Laforest

□ *Professeur retraité de l'Université Laval, à Québec, faculté des sciences sociales, Jacques Laforest est spécialisé en **Gérontologie sociale**. En 2002, il a publié chez Fides « **La vieillesse apprivoisée** »*

**T**out le monde souhaite bien vieillir, avoir une belle vieillesse. Ce qui nous ramène à une incontournable question que nous repoussons toujours un peu plus loin, et qui nous laisse vaguement inquiets parce que, au fond, nous ne sommes pas certains de pouvoir y apporter une réponse satisfaisante: qu'est-ce qu'une belle vieillesse? Selon l'opinion la plus répandue, qui est sans doute celle de monsieur et madame tout le monde, bien vieillir consisterait à rester actif, avoir une bonne santé et des ressources suffisantes, disposer de services sociaux et de santé adéquats, jouir de relations inter-personnelles et de relations sociales de qualité, prévenant ainsi l'ennui et la solitude. C'est un beau programme, presque idéal. N'est-il pas vrai que d'une personne âgée qui a tout cela, nous disons qu'elle a une belle vieillesse?

Pourtant, nous connaissons des aînés qui ont tout cela et qui sont malheureux comme les pierres du chemin. On peut se demander pourquoi? Qu'est-ce qu'il leur manque? Inutile de chercher, il ne leur manque rien. Ils ne sont pas malheureux parce qu'ils vieillissent dans de mauvaises conditions, ils sont malheureux parce qu'ils vieillissent, ils le prennent mal, ou ils ne le prennent pas du tout. Ils vieillissent mal. Il ne faut pas confondre le fait même de vieillir avec les conditions dans lesquelles on vieillit. Or ce que nous venons d'énumérer, les ressources, les activités, les services, les relations, etc., toutes ces réalités se situent du côté des conditions de vie dans lesquelles on vieillit. Ces conditions, bonnes ou mauvaises, sont toujours extérieures à la personne elle-même qui vieillit, tandis que c'est à l'intérieur de soi que chacun vieillit bien ou vieillit mal.

Comment bien vieillir à l'intérieur de soi, dans son cœur? Bien sûr, au temps de la vieillesse, les conditions de vie sont

importantes, et généralement dans les communautés religieuses elles sont excellentes. Mais quand on franchit soi-même le seuil du troisième âge, on se rend vite compte que cette condition, si nécessaire soit-elle, n'est qu'une condition préalable. Une fois qu'elle est réalisée, on est confronté à la véritable question comment bien vieillir dans son cœur?

Pour cela, il n'y a pas de recettes, de trucs, ni même de méthodes qu'il suffirait d'appliquer. C'est essentiellement une question de cheminement personnel, de mentalité à acquérir. Mais il y a tout de même des balises qui nous indiquent la route à suivre, certaines conditions de base qui sont les mêmes pour tous.

La toute première de ces conditions est l'acceptation. Se résigner à vieillir ne suffit pas. On se résigne à un mal inévitable, et comment serait-il possible d'envisager un bonheur propre à la vieillesse si l'on en avait une vision aussi négative? La vieillesse est une saison du cycle de la vie,

et pourquoi ne pourrait-on pas l'accepter comme on a pu accepter les âges précédents : l'accepter parce qu'on y voit quelque chose de positif et de désirable? N'est-ce pas ainsi qu'on a pu un jour accepter sa jeunesse, son enfance ou même sa maturité? Cette acceptation n'avait rien de cérébral. Accepter notre jeunesse, c'était entreprendre de la vivre à fond, jusqu'au bout; c'était aller chercher tout ce que la vie avait mis en réserve pour nous dans cet âge. Un jour, au tournant de la trentaine, nous avons pu quitter nos vingt ans sans trop de nostalgie, si nous pouvions à ce moment-là nous rendre à nous-mêmes ce témoignage : j'ai vraiment vécu ma jeunesse!

Pourtant notre jeunesse ne fut pas exempte de difficultés, d'obstacles ni même de souffrances. Si nous avons profité de cette saison de notre vie, c'est que nous avons su trouver notre route personnelle à travers tous les écueils de la jeunesse pour conquérir ses promesses. Il en fut ainsi aux autres âges. Et il n'en tient qu'à nous qu'il en soit encore ainsi au temps de la vieillesse. Ce n'est pas un âge facile, probablement que c'est le plus difficile de tous. Mais le défi à relever à cet âge est fondamentalement le même que dans les étapes précédentes du cycle de la vie: pour bien vieillir, chacun doit trouver sa route personnelle à travers les écueils de la vieillesse, pour vivre jusqu'au bout l'expérience d'avoir cet âge et pour aller chercher tout ce que la vie y a mis en réserve. Aussi vrai qu'elle a pu avoir un jour le sentiment de vivre intensément son enfance ou sa jeunesse, ou même sa maturité, une personne âgée devrait pouvoir se rendre à elle-même ce témoignage: « Je vis vraiment ma vieillesse! »

« La vieillesse est la dernière étape de la vie... » N'est-il pas vrai que nous sommes tellement impressionnés par la première partie de cette affirmation que nous n'entendons qu'elle? « C'est la dernière étape... » Nous ne prêtons pas attention à la deuxième partie: c'est une étape de la vie, ce n'est pas une étape après la vie. Bien vieillir, c'est apprendre à vivre encore à cet âge.

Mais il est difficile d'accepter la vieillesse dans un esprit aussi positif. Au fond, la vieillesse ne serait pas un âge plus difficile que les autres, si ce n'était du déclin entraîné par le processus du vieillissement, ce que, en gérontologie, on appelle « les pertes de la vieillesse ». Des pertes que chacun expérimente tant au niveau physiologique que social et même psychologique. Les pertes de la vieillesse entraînent de tels changements dans notre vie qu'elles nous obligent à transformer en profondeur notre mentalité et même notre art de vivre. Tous cependant n'y arrivent pas parce que le déclin du grand âge les effraie. La vieillesse fait peur, et il faut l'appivoiser. Sans cela, inutile d'espérer bien vieillir.

Or parmi les progrès accomplis par la société surtout au XXe siècle, il en est un dont il faut savoir tirer parti pour surmonter le peur du grand âge. Il s'agit de l'émergence d'un phénomène nouveau: le troisième âge.

L'espérance de vie a considérablement augmenté depuis le début de l'ère industrielle. De trente-huit ou quarante ans, elle est passée à près de quatre-vingts ans. Aujourd'hui, si nous faisons commencer la vieillesse à soixante-cinq ans, cette étape du cycle de la vie peut être fort longue: elle peut durer facilement de vingt à vingt-cinq ans, et même

dans des cas de plus en plus fréquents de trente à trente-cinq ans. Or pour désigner cette étape du cycle de la vie, on emploie un seul terme, la vieillesse, comme si on avait affaire à une seule étape du commencement à la fin. Souvenons-nous de nos vingt-cinq ans, puis reportons-nous à nos cinquante ans, vingt-cinq années plus tard. À cinquante ans, on ne vit pas la même chose qu'à vingt-cinq ans. Ce sont deux âges différents du cycle de la vie, et nous avons deux termes pour les désigner : la jeunesse et la maturité. Ainsi en est-il de la vieillesse : à soixante-cinq ans, on ne vit pas la même chose qu'à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix ans.

Voilà pourquoi, en gérontologie, on identifie dans la vieillesse deux étapes nettement distinctes: le troisième âge, de 65 à 75 ans, et le quatrième âge après 75 ans. Évidemment, ces chiffres n'ont qu'une utilité statistique, et dans la vie vécue on observe de grandes variations d'un individu à l'autre, compte tenu de l'usure de l'organisme de chacun, compte tenu aussi de son milieu de vie et surtout des messages qu'il reçoit de son environnement. N'oublions pas que, à plusieurs points de vue, « la vieillesse, c'est les autres... »

Dans le langage courant, on emploie souvent l'expression le troisième âge comme un synonyme de vieillesse : les gens du troisième âge... les vieux. Cet usage est tout à fait incorrect. Le troisième âge désigne une période de la vie relativement brève, comportant un vécu qui lui est propre, différent de celui du quatrième âge.

Qu'est-ce que le troisième âge? Pour rendre compte de la spécificité de cet âge, on peut appeler cette période de notre vie « l'adolescence de la vieillesse ».

Évidemment, on perçoit ici une intention de comparaison avec la première adolescence. Mais il n'y a là aucune idée de régression: au troisième âge, on ne redevient pas adolescent. D'un autre côté, il y a plus qu'une comparaison : le troisième âge est réellement une adolescence, c'est la deuxième adolescence. Comparons en effet ce qui se passe à la première adolescence et au troisième âge: toute proportion gardée, nous pouvons observer les mêmes phénomènes.

La première adolescence est cette période de notre vie où l'enfant que nous étions a appris à être adulte... parce que l'âge adulte, ça s'apprend. Le troisième âge est cette période de notre vie où nous apprenons à vieillir, parce que être vieux, cela aussi ça s'apprend. Même si l'âge adulte est une étape naturelle dans la vie, la réussite du passage à l'âge adulte ne vient pas toute seule; c'est un art, un art difficile qui doit s'apprendre. Ainsi en est-il de la vieillesse. Même si le vieillissement est naturel, l'apprivoisement de la vieillesse ne vient pas tout seul; c'est un art, un art difficile qu'il faut apprendre.

Pour continuer la comparaison, il suffit de rappeler que l'adolescence est un âge entre deux âges. C'est une période de transition inconfortable, où l'on a souvent l'impression d'être assis entre deux chaises. Rares sont les parents qui ont oublié la période d'adolescence de leurs enfants.. .et pour cause! Certains jours, l'enfant qu'ils avaient été hier reprenait le dessus. Mais n'étant plus des enfants, ces comportements ne leur convenaient plus et ils leur disaient avec une pointe d'impatience : cesse donc de faire le bébé... tu n'es plus un enfant! D'autres jours, c'était l'adulte qu'ils seraient demain qui prenait le dessus. Mais n'étant pas encore tout à fait adultes,

leurs comportements nouveaux étaient plus ou moins maladroits : ils s'affirmaient avec exagération, ils s'opposaient aux adultes, etc. N'est-ce pas la même chose au troisième âge? C'est un âge ambigu où l'on n'est pas encore vieux, mais où l'on n'est plus précisément jeune. Cette étape vient après la maturité, cette période d'intense activité où nous avons le sentiment d'être en possession de tous nos moyens. Certains jours du troisième âge, c'est cette période de la maturité qui revit, quand ce n'est pas la période antérieure, celle de la jeunesse. Mais même si nous sommes encore en forme et en bonne santé, nous n'avons plus cet âge, et ces comportements ne nous conviennent plus tout à fait. Notre entourage d'ailleurs le rappelle, en disant avec une pointe d'ironie affectueuse « regardez-le... il fait son jeune! » D'autres jours, c'est plutôt le vieillard que nous serons demain qui prend le dessus. Mais n'étant pas encore parvenus au quatrième âge, nous n'avons pas le dynamisme intérieur qu'il faudrait pour vivre de telles expériences. Ces jours-là sont pénibles, peut-être les plus pénibles du troisième âge et du quatrième âge réunis.

Plusieurs autres comparaisons pourraient encore être faites, mais elles nous ramèneraient toujours à la même constatation : le troisième âge est l'adolescence de la vieillesse, c'est l'âge où l'on doit apprendre à vieillir. La conséquence en est évidente: pour apprivoiser la perspective de son propre vieillissement, il faut bien vivre son troisième âge. C'est une étape du cycle de la vie où, selon l'inclinaison même de la nature, doit s'opérer en nous une transformation profonde de notre mentalité; c'est au troisième âge qu'il faut acquérir des attitudes et des sensibilisations nouvelles, nécessaires

pour pouvoir vraiment vivre la dernière saison de notre existence et pour aller chercher ce que la vie y a mis en réserve pour nous.

Mais comment faut-il vivre le troisième âge pour que s'opère en nous cette transformation en profondeur de notre mentalité qu'on appelle «apprivoiser la vieillesse»? Il ne suffit pas de rester passif et d'attendre, comme si cela pouvait se faire tout seul. Il y a des tâches de développement propres au troisième âge et l'on ne peut espérer progresser sans les accomplir. Entre autres, il faut modifier son système de valeurs, retrouver sa faculté d'émerveillement et apprendre à apprécier le prix de l'instant présent.

Pour ne pas nous sentir diminués et appauvris par les pertes de la vieillesse, il est nécessaire de modifier les critères à partir desquels nous nous évaluons nous-mêmes. À mesure que nous avançons en âge, nous devrions en arriver à situer la valeur d'une personne non plus dans ce qu'elle fait ou a déjà fait, mais dans ce qu'elle est et a toujours été. On reconnaît qu'un individu vieillissant arrive à la sagesse du grand âge quand il est capable de dire en toute vérité: « ce que je fais ou peux faire est moindre... ce que je suis ou peux être ne diminue pas et peut même grandir ». Les pertes de la vieillesse nous poussent à privilégier des valeurs personnelles qui correspondent de moins en moins aux domaines de l'avoir et de l'agir et de plus en plus au domaine de l'être... ou plus précisément la qualité de l'être.

Retrouver sa faculté d'émerveillement. Beaucoup de personnes âgées ne sont plus capables d'émerveillement, mais ce n'est pas parce qu'elles sont vieilles, c'est parce qu'elles vieillissent mal. L'émerveillement est possible - et nécessaire - à

tout âge. Pour réapprendre à s'émerveiller, les personnes âgées doivent d'abord se libérer du poids de l'habitude. On ne s'habitue pas à la richesse de la vie et de l'univers; on s'habitue à la connaissance qu'on en a. Cette habitude-là empêche la faculté d'émerveillement de recevoir le choc constant de la nouveauté qui la ferait vibrer.

Apprécier le prix de l'instant présent. L'enfance est peu sensible au passage du temps. À cet âge, le temps est le présent dans lequel on vit, un présent stable qui paraît ne jamais devoir finir ni même changer. Or la sensibilisation à la fuite du temps s'accélère avec l'avancement en âge. Lorsque le courant d'une rivière augmente et prend la force d'un torrent, il emporte tout sur son passage. Ainsi quand le courant du temps s'accélère à l'approche de la fin de la vie, il peut tout dévaster sur son passage et laisser les instants présents vides de contenu. C'est pourtant là que réside l'un des grands secrets du bonheur au temps de la vieillesse :

savoir profiter du temps qui nous est encore donné, habiter chacune de nos journées comme si elle était en même temps la première et la dernière.

Telles pourraient être les principales balises qui définissent la route à suivre pour apprivoiser la vieillesse. À condition toutefois d'accepter de s'engager sur cette route. Et pour cela, il faut y croire. Pour entreprendre d'aller chercher les richesses que la nature aurait déposées dans la dernière étape de la vie, il faut d'abord être convaincu qu'elle y a déposé des richesses... Cicéron écrivait : « Il n'est pas possible qu'après avoir disposé avec tant de soin les autres parties de la vie, la nature en ait négligé le dernier acte, comme un poète impuissant ». Cicéron disait cela à cause de la confiance qu'il avait dans la nature. Et nous qui connaissons beaucoup mieux la nature après deux millénaires de progrès scientifiques, et qui surtout en connaissons l'Auteur, pourquoi serions-nous incapables d'un aussi bel optimisme? □

**« Ne liquidez pas trop vite vos blessures: elles peuvent, si vous en avez la grâce et le courage, donner naissance à des ailes. » (Jean Sullivan)**

**Comment avancerions-nous sur notre chemin d'humanité, sans ces paroles « redressantes » qui viennent nous soigner en profondeur quand l'horizon n'est que noir et nous, pris dans les filets du désespoir?**

**Nous n'échappons pas à l'âpreté de la vie, ni au tragique qui parfois la traverse. Mais nous n'échappons pas non plus à l'appel d'être, pour les autres, cette parole qui déborde et l'âpreté et le tragique. Ce n'est pas que nous soyons particulièrement vaillants, mais c'est qu'il y a, déposé au fond de nous, un Amour qui nous ouvre sur le large d'une existence à reconquérir sans cesse sur tous les verrouillages qui la menacent.**

Francine Carillo, pasteur, théologienne, écrivain, Genève.

## Vieillir

**C**omme je l'affirme depuis plus d'un an : " Je suis un Prince vieillissant". Pour celles et ceux qui partagent le même créneau d'âges que moi, ils ou elles savent déjà que, depuis fort longtemps, le phénomène du vieillissement n'est pas un long et imperceptible glissement le long du fil que le temps déroule de son fuseau.(Comme c'est bien dit !)

Non, on vieillit par coup. De là l'expression prendre un coup de vieux. En voici d'ailleurs quelques exemples:

**Vieillir** c'est... dans un autobus, refuser dignement un siège qu'une jeune fille vient de vous offrir, pour que la crampe vous rappelle, quelques arrêts plus loin, que vous auriez dû l'accepter;

**Vieillir** c'est... en voulant ramasser quelque chose, se rendre compte subitement que le plancher a baissé de deux pouces;

**Vieillir** c'est... aller au cinéma avec une femme, juste pour voir le film;

**Vieillir** c'est... apprendre qu'une compagne de travail qui pourrait être votre fille, vient tout juste d'être grand-mère;

**Vieillir** c'est... dire que vous soignez vos reins avec des pilules Dodds, et vous rendre compte que votre auditoire ne connaît pas le produit;

**Vieillir** c'est... aller dans les sous-bois du Mont-Royal, uniquement pour s'y promener;

**Vieillir** c'est... après trois ou quatre conversations avec une jolie femme, l'entendre vous dire: "J'aurais aimé avoir un père comme vous", juste au moment où vous songiez à la "crouzer";

**Vieillir** c'est... c'est vraiment acheter le Playboy que pour les articles;

**Vieillir** c'est... se faire demander candidement par sa petite nièce s'il y avait des dinosaures quand on était petit;

**Vieillir** c'est... préférer les pâtés de Maman Dion aux chansons de Céline;

**Vieillir** c'est... être obligé de prendre un raccourci en revenant d'une promenade parce qu'on a mal aux jambes;

**Vieillir** c'est... lorsque l'on célèbre le 50<sup>e</sup> anniversaire d'un événement, se rendre compte qu'on y était;

**Vieillir** c'est... ne plus être capable de traverser sur un feu rouge sans risquer de se faire tuer;

**Vieillir** c'est... penser que lorsqu'une belle inconnue vous sourit, que c'est uniquement parce qu'elle est de bonne humeur;

**Vieillir** c'est... passer plus de temps à se laver le front que les cheveux;

**Vieillir** c'est... s'endormir durant une émission de Patrice L'Écuyer, juste au moment où il commence son entrevue avec Claudia Schiffer;

**Vieillir** c'est... entendre un petit garçon demander à sa mère: "Maman, est-ce que je vais vivre aussi vieux que le monsieur?" ;

**Vieillir** c'est... être obligé de faire une boucle au majeur de la main droite pour ne pas oublier ce que la boucle au majeur de la main gauche signifie;

**Vieillir** c'est... être capable de comparer le Nouveau Tide avec le savon Rinso;

**Vieillir** c'est... ne porter que des pantoufles pour ne pas avoir à lacer ses chaussures;

... mais **Vieillir** c'est... aussi pouvoir regarder l'avenir plus sereinement à cause de ce que l'on a derrière nous; jeter un coup d'œil derrière et se rendre compte que l'on a pas trop dévié de ses engagements; que l'on a pas trop baissé les bras devant les abus de toutes sortes; que l'on continue à s'indigner et à se révolter devant l'injustice et l'imbécillité. C'est aussi se rendre compte que les quelques rides au front sont largement compensées par celles que les joies ont creusées au fil des ans et que, somme toute, se rappelant que vieillir est la seule façon de ne pas mourir jeune, être heureux de devenir vieux.

(Les Éditions Fernand Prince, enr.)

# La foi des personnes âgées

Angèle Gagné, O.S.U

« Rappelons-nous les héros et héroïnes de la foi. » (He 11)

□ Religieuse ursuline, infirmière de profession, l'auteur, depuis 1998, travaille en pastorale de la santé au centre d'hébergement Mgr Ross de Gaspé, au Québec.

**L**a foi, c'est s'accrocher à ce qu'on espère, c'est la certitude de choses qu'on ne voit pas. C'est cela même qu'on donne en exemple chez nos aînés.<sup>1</sup>

Allons relire ce beau chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux et nous constaterons que la foi s'infiltré dans toutes ces actions rendues presque impossibles sans elle.

pleines de courage et de vivacité jusqu'au dernier souffle. Une foi presque inébranlable, parce que purifiée au feu de tant d'épreuves.

Parler de la foi chez les personnes âgées d'aujourd'hui, c'est plonger en plein cœur de leurs racines, de leur culture, de leur religion et de leur Être. Cette foi qui les a tenues debout durant toute leur vie, c'est la même qui les tient encore solides,

J'ai questionné plusieurs personnes âgées, femmes et hommes de 80 ans et plus sur leur foi. Je suis émerveillée de leurs réponses. En voici quelques-unes :

- « La foi, c'est tout ce qui me reste. » (95 ans)

- « La foi, c'est donner sa confiance à quelqu'un. Plus je suis vieille et malade, plus je pense et je crois au Bon Dieu. Des fois, je lui demande quelque chose et je ne l'ai pas. Je pense que Dieu m'a oubliée. Mais, plus tard, je m'aperçois qu'il me donne quelque chose de plus beau et de meilleur. » (87 ans)

- « Je suis comme une vieille maison. Elle va finir par tomber. Mais les souvenirs ne tombent jamais. Ils restent là, enfouis en dedans. Tout a beau s'écrouler, le Bon Dieu, Lui, va rester là. » (86 ans)

- « La foi m'a permis de passer au travers de ma vie. J'ai eu 14 enfants. J'ai toujours cru que Dieu était avec moi. Rendue à 99 ans, je suis en paix et je ne suis pas encore à la veille de mourir. Mes petits-enfants ont besoin de mes prières et de ma présence. »

- « Si je n'avais pas la foi aujourd'hui, je me serais suicidée à ma dernière opération. » (82 ans)

---

<sup>1</sup> La Bible des Communautés Chrétiennes, He 11, 1-2.

- « Je n'ai plus rien à moi; je suis dans une petite chambre avec rien dedans et j'attends la visite de Dieu. Je ferme les yeux très souvent. On pense que je dors, mais je suis avec le Dieu de ma foi. J'aime ça quand tu viens prier avec moi et me faire communier. » (96 ans)

Combien d'autres témoignages comme ceux-là m'ont laissée bouche bée et les yeux pleins d'eau!

Depuis huit ans, je circule dans le monde des personnes âgées comme animatrice de Pastorale. Cent vingt-cinq personnes non autonomes y passent le reste de leur vie. J'essaie de me rendre le plus proche possible d'elles et de m'enrichir de leur vécu. Croyez-moi, je découvre des traces indélébiles de leur foi et de nouveaux aspects de leur spiritualité qui demeurent souvent voilés à nos yeux.

Ce n'est pas toujours drôle de devenir vieux ou vieille! Les centres d'hébergement ne sont pas des pouponnières ou des garderies! Faut pas rêver en couleur ou se munir de lunettes roses! Les inconvénients de la vieillesse sont vus plus négativement que positivement, n'est-ce-pas?

Mon désir est d'aller vers ces pionniers et pionnières de ma Gaspésie non pour les soigner, les consoler ou leur promettre une vie meilleure ici-bas! Je veux plutôt m'imprégner de leurs nouvelles façons de vivre, de leurs valeurs humaines et de leur foi.

Quand je m'arrête seulement à l'extérieur de ces personnes, à ces corps raidis, à ces mains tordues ou paralysées, à ces visages ridés par l'expérience des ans, à ces « grimaces » édentées, je deviens triste. Et l'angoisse de me voir ainsi un jour m'envahit. Mais quand je

traverse la misère pour contempler leur mystère, je me sens revigorée, pleine d'énergie, d'espérance et de foi!

Quand j'entre dans une chambre et que je vois deux femmes de 89 et 90 ans réciter leur chapelet avec la ferveur de leur enfance, cela me renvoie également à la foi de mes parents. Une foi peut-être pas centrée sur Jésus-Christ, mais le chapelet qu'elles égrènent et sur lequel elles s'endorment très souvent, c'est un sacrement. C'est un signe sensible de leur foi. L'eau bénite avec laquelle une femme de 87 ans frotte sa jambe malade, c'est pour elle meilleur qu'une pilule. La médaille de la Bonne Sainte Anne ou de la Sainte Vierge accrochée avec une épingle à ressort sur leur camisole depuis leur tendre enfance produit plus d'effets que certains sirops amers et méchants.

**« Quand je traverse leur misère pour contempler leur mystère, je me sens revigorée, pleine d'énergie, d'espérance et de foi ! »**

Quand je vois une dame de 85 ans se « traîner » de peine et de misère pour se rendre sous la grande image de la Vierge des pauvres dans le corridor loin de sa chambre; quand je la vois les yeux rivés sur cette icône ignorant le bruit et les odeurs d'alentours, je suis devant le mystère de sa foi. Cette dame devient pour moi un sujet de contemplation.

C'est aussi la foi qui inspire une grand-maman de 89 ans à me donner \$5.00 pour aller faire brûler un lampion à l'église de son village : « Peux-tu faire ça pour moi? Mon petit-fils est dans la drogue, celui que j'ai bercé quand j'étais encore chez nous! » (Elle a des larmes plein les yeux.)

C'est la foi qui garde bien vivante l'image plastifiée de saint Joseph chez un ancien pêcheur âgé de 87 ans. Saint Joseph l'a aidé un jour à nager jusqu'à la rive alors qu'il était naufragé de la mer. C'est encore la foi qui lui a fait dire, trois heures avant sa mort, après l'avoir oint d'huile de saint Joseph : « Je suis encore bon pour nager jusqu'à l'Autre Rive... »

Plusieurs personnes âgées découvrent leur foi enfouie en dedans et embroussaillée par tant d'événements douloureux. Elles en arrivent à lâcher prise. Pas un lâcher prise de résignation passive parce qu'on n'a plus le choix! Mais cet acte d'abandon, comme celui de Jésus qui a remis son souffle entre les mains de son Père, d'une façon libre et consciente.

Plusieurs, par leur foi, finissent par devenir libres même cloués sur un lit ou prisonniers d'un fauteuil roulant.

Liberté nouvelle et intérieure qui procure la paix.

Plusieurs, après avoir lutté, ragé et nagé contre le courant, en arrivent à dire avec un sourire et de la lumière dans les yeux : « Je ne suis pas libre de vieillir et de vivre avec les inconvénients de la vieillesse. Mais je demeure libre de prendre tout cela chez moi. » Comme la foi a

rendu Joseph capable de prendre chez lui Marie avec tout son mystère. Comme le vieux Siméon et la vieille Anne ont reconnu en un bébé le Sauveur du monde...et ils peuvent mourir en paix.

Une femme de 98 ans me disait l'autre jour après trois ans de lutte et d'agressivité : « Y ont ben beau de faire ce qui veulent avec moi maintenant. Je veux mourir en paix! »

Que dire de la foi des personnes âgées qui ont perdu la mémoire et qui descendent doucement l'escalier les conduisant dans le monde de leur enfance?

Je vous invite, chers lecteurs et chères lectrices, à venir à l'unité prothétique (milieu de vie pour personnes qui souffrent d'Alzheimer), le jeudi vers 13 heures 30. C'est le temps de leur prière. Elles ne se souviennent pas de mon nom mais me reconnaissent comme celle qui leur « apporte le Bon Dieu » et les fait communier. Elles sont émerveillées devant la custode : « C'est le bon Jésus qui est dedans! » Ces personnes sont dans leur monde. On les croit « perdues ». Elles ont peut-être les yeux fermés sur notre

monde à nous... Mais elles gardent les yeux ouverts sur leur passé, leurs secrets, leur Dieu... Je crois qu'elles sont « perdues en Dieu ». Elles retournent doucement vers ce Dieu de leur enfance devant qui, de crainte ou de joie, elles adoraient la Sainte Volonté!

Les personnes qui souffrent d'Alzheimer ont une grande foi qui

**Plusieurs,  
par leur foi,  
finissent par  
devenir libres,  
même cloués  
sur un lit ou  
prisonniers  
d'un fauteuil  
roulant.**

s'exprime par des gestes et des paroles parfois incroyables à nos yeux humains!

En conclusion, je crois qu'une chose est importante aux yeux des personnes âgées en général : celle de trouver la force nécessaire pour vivre dans leur corps et leur âme les lourdes épreuves de la vieillesse et affronter avec courage la souffrance et la mort. La majorité d'entre elles puise cette force dans leur foi. Il est beau de voir pousser dans leur jardin des fleurs qu'elles auraient à peine songé à cultiver autrefois : paix, patience, tolérance, humour, abandon, etc.

Les personnes âgées sont pour moi des professeurs qui m'enseignent comment garder vivantes ma foi et mon espérance. J'ai pour elles une grande admiration. J'accueille avec respect ce qu'elles vivent et me partagent.

Voilà! Il y en aurait encore long à écrire sur le sujet. N'oubliez pas d'aller lire le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux.□

**« Les personnes âgées sont pour moi des professeurs qui m'enseignent comment garder vivantes ma foi et mon espérance. J'ai pour elles une grande admiration. J'accueille avec respect ce qu'elles vivent et me partagent. »** Angèle Gagné, O.S.U.

### La Magnanimité

À l'automne de la vie, c'est le temps de se montrer magnanime, généreux en tout, plein de gratitude. Quand la vie a été bonne et prodigue envers soi, comment ne pas se montrer bon et prodigue en retour ? C'est une grâce de rencontrer une personne avancée en âge qui sait faire preuve de grandeur d'âme et de générosité, qui se montre clémente envers ses proches, envers les gens, envers la vie, qui veut du bien à tout le monde, qui devine et comprend les drames et les peines d'aujourd'hui parce qu'elle-même a tant vu de maux et de détresse, et qui malgré tout fait confiance à l'avenir. C'est une grâce rare, car tant d'aînés, comme des arbres blessés, portent dans leur vieillesse des peurs et les marques des blessures anciennes. Quand heureusement on n'a plus de souci d'image ou de carrière ou de fortune, on peut se montrer magnanime.

Paul Tremblay, ptr

## L'automne dans la vie personnelle



*J'aurais aimé passer ma vie à ne pas dire un mot ou bien juste les mots nécessaires à la venue de l'amour et de la clarté, très peu de mots en vérité, beaucoup moins que de feuilles sur les branches du tilleul.*

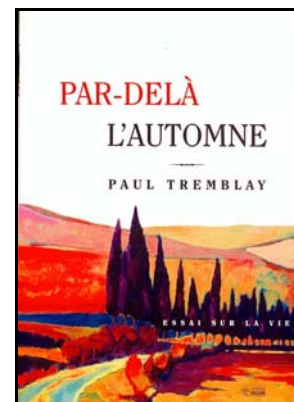
Christian Bobin

□ *Prêtre du diocèse de Chicoutimi, l'auteur est bien connu au Québec par ses écrits et son implication en éducation. Cet ouvrage magnifique que nous évoquons ici est un peu son testament, puisque, malheureusement, Paul Tremblay, vaincu par la maladie, est décédé en 2005.*

L'automne de la vie... on voudrait le retarder. Mais il fonce sur nous un jour ou l'autre, comme la pluie et le vent du nord. Il apporte avec lui des frissons et des craintes, mais aussi un air frais, tonique, une lumière douce, des paysages fantastiques.

C'est une saison de transition. À travers contrastes et contradictions: les feuilles en feu, les feuilles mortes, le jardin plein, le jardin vide, l'abondance, le dépouillement. Ainsi de l'automne qui entre dans nos vies: il multiplie contrastes et contradictions. Il nous faut naviguer entre hier et maintenant, souvenirs et réalité, don et pardon, attachement et détachement, santé et maladie, ici et ailleurs. Comment vivre cette longue transition?

Quand arrive l'automne, on veut goûter à fond les dernières douceurs de l'été, la douce mollesse du soleil oblique, qui n'est bon qu'en après-midi. C'est septembre tiède et moite, l'été qui traîne, le froid qui avance à petits pas. On voudrait cueillir les odeurs, les senteurs, les couleurs, avant qu'elles ne disparaissent. On se dit: « Il faut en profiter maintenant. » Car on sait et on craint les revers qui viendront. On ne remet pas à demain.



Une première tâche d'automne, c'est apprendre à dire « maintenant ». Jeune, on dit toujours « demain »: « Demain, je ferai... Demain, je serai... » Adulte, on dit « aujourd'hui »: « Aujourd'hui, je fais... Aujourd'hui, je suis... » L'aujourd'hui est long, on a du temps devant soi. Quand arrive l'automne de la vie, il faut changer d'adverbe et mettre au début de chaque affirmation « maintenant »: « Maintenant, je suis... Maintenant, je vois... » C'est-à-dire « au moment présent ». Placé en tête d'une phrase, l'adverbe « maintenant » marque une pause où l'esprit, dépassant ce qui vient d'être dit, considère des possibilités nouvelles: « Maintenant, vous ferez ce que vous voudrez... » Placé en tête d'une vie, l'adverbe « maintenant » marque aussi une pause qui invite l'esprit et le cœur à dépasser ce qui vient d'être vécu pour envisager des possibilités nouvelles, inédites, à ne pas remettre à demain. À faire maintenant!

Le contraire du « maintenant », c'est « autrefois ». Quand on vieillit mal, on ne cesse de dire « autrefois »: « Autrefois, j'étais... Autrefois, je faisais... Autrefois, c'était mieux... Autrefois, la foi était plus vive... » Se réfugier dans « l'autrefois », c'est replier l'espérance, c'est déjà arrêter de vivre.

Dans l'Évangile, il y a deux témoins admirables du « maintenant ». (Lc 2, 25-38) Un homme et une femme placés juste à la fracture du temps ancien et du temps nouveau: Syméon et Anne. Tous deux ont de l'âge. Chaque jour au temple, ils guettent pour voir comment la promesse du Messie va bientôt se réaliser.

Dans le temple, on répète sans cesse les prophéties anciennes, comme des paroles accoutumées, comme des incantations rituelles, sans prise réelle sur le temps présent. « Ce sera dans l'avenir... Un jour peut-être... Il a été promis que... » Syméon et Anne, eux, ne font pas semblant d'attendre. Les prophéties, ils en guettent la réalisation imminente. Ils se refusent à dire ces petites phrases qui émasculent et étouffent l'espérance : « Nous ne verrons pas cela... » « Ce ne sera pas de mon vivant... » « Peut-être dans un futur lointain... » Certains que le pays est mûr pour accueillir le Messie, ils guettent, dans la foule des gens qui affluent vers le temple, le visage de celui que Dieu prépare pour le salut des nations. Comme de fait, Syméon et Anne le découvrent dans cet enfant porté par un jeune couple, Marie et Joseph. Ils le voient dans leurs yeux. « Il y a dans les yeux plus de mots que dans les livres. » Ils prennent l'enfant dans leurs bras. Et ils chantent : « Maintenant, nos yeux ont vu... » (Lc 2, 25-35). Ils sont beaux, ces deux portiers de l'espérance qui se tiennent au début de l'Évangile, au portique des temps nouveaux, qui veulent voir de leur vivant, qui voient, ces deux aînés qui sont prophètes d'un seul mot : « maintenant ».

Plus avance l'âge, moins il faut remettre à demain les gestes et les mots essentiels. Il est important de dire maintenant les mots que l'on n'a jamais su dire, les gestes que l'on n'a jamais su faire. Oser aborder les questions qui nous séparent. Éviter de reporter sans cesse les expressions d'amour, de pardon, d'admiration, de regret. Tenter de régler maintenant ces choses au sujet desquelles on dit souvent : « Un jour, j'arriverai à savoir ce que j'ai toujours voulu savoir... » « Un jour, je dirai à cette personne tout ce qu'elle représente pour moi... » « Un jour, je vais aborder ce sujet délicat... » Pourquoi faut-il que ces choses soient sans cesse reportées? Nous avons le choix de dire aujourd'hui ces mots que l'on voudrait dire depuis tant de temps, ou que d'autres attendent depuis longtemps. À la fin de la vie, ce sera très tard ou trop tard... Et c'est retarder des fruits formidables qui pourraient en découler, s'ils venaient plus tôt. On connaît ce mot cinglant : « Ne m'envoyez pas des fleurs quand je serai mort. Je les veux maintenant. Je ne veux pas d'une montagne de fleurs sur ma tombe. Si vous voulez me donner une fleur, donnez-la-moi pendant que je suis en vie. »

Savoir dire les maintenant de la tendresse, du geste bénévole, voilà une première fécondité attendue des personnes âgées. Savoir nouer maintenant le dialogue entre les générations. Soulignons notamment une urgence sociale importante, un maintenant qui prend aujourd'hui un sens civique et éthique majeur. On sait comment le poids démographique des aînés augmente dans le monde et particulièrement dans les sociétés dites développées. En l'an 2020, l'humanité comptera plus d'un milliard d'humains de plus de 60 ans, quasi le double d'aujourd'hui. Au Québec, en l'an 2000, les personnes de plus de 60 ans représentaient un cinquième de la population. Ils compteront pour plus de la moitié de la population en l'an 2015. En 2020, les plus de 60 ans seront plus nombreux en France que les moins de 20 ans. Aujourd'hui, on cherche partout à accroître la conscience d'un monde en marche vers une société de tous les âges. On connaît les dictons qui marquent désormais la marche lucide vers la retraite et la vieillesse : « vieillir en restant actif », « ajouter non seulement des années à la vie, mais aussi de la vie aux années », « savoir prendre sa place dans la société sans attendre tout des autres », etc. Tout le contraire donc de l'aîné acariâtre, morose, soupçonneux, recroquevillé, oisif.

On dit plus aisément maintenant quand on sait apprécier la valeur du temps. Le temps si précieux mais qui passe si vite... Citons ce mot d'un auteur inconnu qui invite à apprécier et à mesurer le temps : Pour connaître la valeur d'une année, demande à un étudiant qui a échoué aux examens de fin d'année. Pour connaître la valeur d'un mois, demande à une mère qui a accouché un mois prématurément. Pour connaître la valeur d'une semaine, demande à l'éditeur d'un hebdomadaire. Pour connaître la valeur d'une heure, demande à un couple d'amoureux qui attend de se revoir. Pour connaître la valeur d'une minute, demande à quelqu'un qui a raté son train, son autobus ou son avion. Pour connaître la valeur d'une seconde, demande à quelqu'un qui a survécu à un accident. Pour connaître la valeur d'un centième de seconde, demande à un médaillé d'argent aux Jeux olympiques.

Chaque moment est précieux. Chaque moment est à cueillir. Quand on le partage avec un être qui nous est cher, il devient encore plus précieux. Le poète et chanteur Gilles Vigneault a raison :

*Le temps que l'on prend pour se dire «je t'aime», c'est le seul qui reste au bout de nos jours...  
Le temps de s'aimer, le jour de le dire, fond comme la neige aux doigts du printemps.*

L'automne, c'est le temps des derniers travaux dans les jardins et dans les champs. C'est la saison où l'on prépare la terre à son repos. Un temps où l'on ramasse les feuilles, en évoquant les souvenirs des jours heureux et moins heureux. Le temps où l'on fait la part des choses, où l'on se débarrasse de ce qui ne sert plus, mais où l'on prend soin de ce qui doit être conservé. On arrache les plants épuisés, on butte les rosiers et autres racines à protéger. C'est un temps de nettoyage, de mise en ordre, de clarification. Un temps où il faut bien se réconcilier avec la fin de l'été et, bientôt, les premières gelées.

Ainsi, l'automne de la vie devrait-il être un temps de ménage intérieur et d'apaisement. Un temps de réconciliation avec soi-même d'abord. Avec les diverses périodes de sa vie - enfance, adolescence, jeunesse, âge adulte, retraite - et ce que la succession des âges a apporté de réussites et d'échecs, de bons et de mauvais rapports, de folies et de joies. Il y eut tant de soirs, il y eut tant de matins... Il faut maintenant regarder ce long film des jours et apprendre à dire, comme à la fin du récit de la création : « Tout cela était bon » (Gn 1,25).

C'est le temps d'une réconciliation vaste et généreuse avec tout le passé, avec les chances et les malchances de l'hérédité, de la famille, de l'éducation, du travail, avec les hasards, les bonheurs et les malheurs de la vie. Rien de plus délétère que les rancunes, les regrets et les remords entretenus jusque dans le vieil âge. Ce travail de pacification à opérer en nous est à tous égards sanitaire et salutaire. Même les blessures secrètes que l'on porte dessous l'armure depuis des décennies, celles que l'on s'est infligées soi-même ou celles que les autres nous ont infligées, méritent d'être enfin traitées et guéries. Pacification et guérison libérantes.

C'est un temps de réconciliation avec les autres, qui sont souvent les proches. On pardonne tout des coups et des contrecoups des relations et des amitiés. On veut du bien à tous. Qu'il n'y ait plus aucune dette avec qui que ce soit. « Ne devez rien à personne sinon l'amour, celui des uns pour les autres » (Rm 13,8). La vie est si courte, pourquoi faire exprès pour qu'elle devienne amère? « Nous nous faisons beaucoup de tort les uns aux autres, et puis un jour nous mourons. » (Christian Bobin)

Ce peut être aussi le temps de la réconciliation avec Dieu. Car rares sont ceux qui, vers la fin d'une vie, ne se sentent pas quelque peu déprimés, rejetés, incertains de l'effet et des suites de tout ce qu'ils ont tenté de réaliser. « Notre nom sera oublié avec le temps et personne ne se rappellera nos actions. Notre vie aura passé comme un nuage, sans plus de traces » (Sg 2,4). C'est le temps où l'on aimerait se faire dire, comme il fut dit au prophète Jérémie : « Moi, je le jure, ce qui reste de toi est pour le bonheur » (15, 11) Mais on peut tout aussi bien sentir monter du fond de soi comme une mauvaise marée : « Pourquoi ma douleur est-elle devenue permanente? Vraiment, Seigneur, tu es devenu pour moi comme une source trompeuse au débit capricieux » (Jr 15,18).

Le rêve de Jacob (Gn 32,23-33). C'est le récit d'un rêve et d'une réconciliation qui vient guérir les blessures anciennes. Un récit qui nous ramène aux origines de la foi au Dieu unique, le Dieu d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Rachel. Isaac est âgé quand Rébecca, sa femme, accouche de jumeaux: Ésaü et Jacob. Jacob avait commencé sa vie dans la tromperie et cela va le suivre tout le reste de son existence comme un cauchemar. La bénédiction mal acquise deviendra pour lui comme une sorte de

malédiction.

## **Guérir les mémoires blessées**

La mémoire de ce rêve-réalité et de la réconciliation qui l'a suivi recoupe bien des situations de la vie des Jacob et des Ésaü que nous sommes. La lutte de Jacob survient dans la nuit, de manière inattendue. Au moment où il ne s'y attend pas. On ne s'attend jamais à ces luttes imprévues: la maladie, la séparation, l'échec, le rejet, la faillite, le deuil, la solitude... Elles arrivent soudain, comme dans un mauvais rêve. On est pris de peur, on panique, on pense que l'affrontement va nous écraser, nous tuer. Mais la volonté de lutter, de traverser la nuit, toutes les nuits, peut nous révéler à nous-mêmes, plus forts que nous le croyons. Si on accepte de lutter, on apprend que l'adversité ne fait pas mourir. Au contraire, la combativité nous donne de survivre, si seulement on persévère jusqu'à l'aube. La lutte se mène aussi avec Dieu, l'inconnu qui ne nous dit jamais son nom; mais dans la lutte avec lui, on puise la force de tenir debout dans l'épreuve.

De cette nuit-là, Jacob est sorti en boitant. Quelque chose en lui s'est démis, qui a rapport à son être profond. C'est ainsi qu'on ne sort pas indemne des combats de la vie. Ils nous laissent souvent écorchés et boiteux. On y apprend que nous sommes fragiles, vulnérables. On peut boiter de la hanche, porter des cicatrices, mais si la réconciliation est acquise, on peut, comme Jacob, embrasser son frère et pleurer avec lui.

Le récit de Jacob renvoie à une tâche majeure qu'on reporte trop souvent à un âge avancé de la vie: guérir les mémoires blessées. Un mauvais automne ramène ou ravive souvent les problèmes non encore résolus, les aigreurs, les rigueurs et les douleurs anciennes. Impossible de les oublier. Une mémoire blessée fait beaucoup souffrir. Car c'est une faculté vitale: c'est en elle que nous puisons nos provisions de bonheur et nos forces d'espérance. Quand cette faculté est mutilée, elle secrète des pensées délétères.

Pire que la maladie d'Alzheimer, que craignent aujourd'hui toutes les personnes âgées, il y a le drame des mémoires brisées. Car si tragique que soit l'Alzheimer, on se dit au moins que ses victimes ne sont pas (pleinement) conscientes du « trou » de leur mémoire. Par contre, la mémoire blessée est comme une plaie à vif. D'où l'importance du travail de libération et de pacification de la mémoire dans les dernières étapes de la vie. Cela va plus loin que la confession des péchés et une absolution rapide. Cela demande un lent et long temps de guérison des mémoires qu'ont fracassées les événements de l'enfance, les complexes, les caractères, les rivalités, les injustices, les accidents, les scrupules, les errances, les petits ou grands drames de la vie. Nous avons à inventer des pratiques et des rituels pour guérir ces mémoires douloureuses, enrichir les mémoires heureuses, revoir notre propre vie avec compassion et douceur, faire les premiers pas en direction de ceux envers qui nous nous sentons redevables.

Le devoir de réconciliation va à l'encontre de la tendance courante qui suggère plutôt de tout oublier, de tourner la page sans traiter le mal qui a été fait. Le temps effacera tout, croit-on. Non, le temps n'efface pas tout. Si l'on ramasse les feuilles à l'automne, c'est pour éviter qu'elles ne forment une dure couche qui étouffera et brûlera tout sous la glace. Ainsi de nos mémoires. Ce qui n'est pas ratissé, traité, amené au grand jour, se transforme en une motte durcie qui reste sur le cœur et qui étouffe la vie. La réconciliation est un travail exigeant de purification et d'apaisement de la mémoire. Elle pousse à aller au-devant de ses frères, à mener les combats qu'il faut, à faire les premiers pas. On en sortira un peu boiteux, mais le cœur léger et libre.

**PAR-DELÀ L'AUTOMNE**, Essai sur la vie, Paul Tremblay, Éditions Anne Sigier, Québec 2005.

# UNE PETITE DÉVOTION AVEC ÇA ?

P. Jacques o.cist.

Abbaye cistercienne de Rougemont

**C**ommençons par nous amuser un peu. Aux dépens des autres, bien sûr! Rien de plus amusant que de se moquer des dévotions d'autrui. Comme si nous n'avions pas chacun les nôtres.

## Un menu fort diversifié

Une de mes nièces s'est mariée cet été. Quel temps fera-t-il? L'été était parti pour être pluvieux. Aucune mariée ne souhaite de la pluie en ce jour-là, ce serait de mauvais augure... Elle ne sait plus combien de personnes lui ont conseillé d'accrocher son chapelet sur la corde à linge pour éviter que cela arrive. La plupart des personnes qui lui en ont parlé ont un certain âge et ont donc vu plusieurs mariages passer. C'est donc dire que, au plan des statistiques, accrocher son chapelet, ce doit être efficace. Pourtant, curieusement, aucune d'entre elles ne lui a suggéré de le dire, ce chapelet...

Sa grand-tante Thérèse, pour faire sa part, lui a promis qu'elle invoquerait le Frère André à cette intention. Vaut mieux mettre toutes les chances de son côté. Il est vrai que le beau temps, ce n'est pas sa spécialité, au Frère André. Ce serait plutôt les jambes cassées. Mais enfin, c'est le saint en qui elle a le plus confiance. Lui et elle sont presque devenus des amis. Quelques lampions à l'Oratoire Saint-Joseph aideront sûrement.

Le mari de celle-ci, grand-oncle Gérard, lui a suggéré de se fier plutôt à sainte Marguerite d'Youville. «Elle est sainte, elle, au moins, et pas seulement bienheureuse comme le Frère André», lui

dit-il, en lançant un regard entendu vers son épouse. Et il lui a donné une petite relique cachée dans son porte-feuille. En fait, comme relique, il s'agit plutôt d'un infime morceau de tissu noir. Lequel tissu a touché à une tombe. Laquelle tombe contient des ossements. Lesquels ossements sont ceux de la sainte. Contact avec la sainteté à dose homéopathique...

Son copain Éric lui a suggéré plutôt de faire 20 - 30 minutes de méditation par jour. Éric est un collègue de travail du même âge que ma nièce, qui a la réputation de «travailler sur sa spiritualité». Il lui a même montré son coin de méditation. Un petit coin discret occupé par quelques statues et icônes, avec au milieu une grande image d'une espèce de Sacré-Cœur. L'image est plastifiée de telle sorte que, si on change d'angle de vue, le personnage clignote des yeux. Autour, quelques cristaux Nouvel-Âge, judicieusement répartis. Au-dessus flotte une pyramide. «Tout ça génère des énergies positives qui viennent du cosmos et qui nous influencent. Mais le courant inverse est possible aussi. En méditant, tu pourras influencer positivement le cours du cosmos pour le jour de ton mariage. » Comme quoi la foi se perd, mais les dévotions perdurent.

On touche ici à un vaste monde. En

se bornant au catholicisme, il comprend d'abord des **actes** : mois de Marie, neuvaine à la bonne sainte Anne, procession, pèlerinage, chemin de croix, chapelet, jeûne, etc. Puis des **attitudes** : bras en croix, mains jointes, génuflexion, prosternement, etc. Puis des **lieux** : sanctuaire célèbre ou obscur, cimetière et salon funéraire, lieu d'apparitions, croix de chemin, bénitier, fontaine, grotte miraculeuse, etc. Sans oublier des **personnes** : saint ou sainte, guérisseur, miraculé, bénéficiaire d'apparitions et de révélations, etc. Et enfin des **objets** : scapulaire, médaille, relique, lampion, huile, eau bénite ou miraculeuse. Etc. toujours!

On pourrait terminer le tour d'horizon en devenant méchant à nouveau et se gausser de ce qu'on voit à droite et à gauche : des Vierges à manteau bleu poudre, des saints en plastique, un saint François qui s'allume, des anges gardiens qui clignent, un saint Joseph dont la tête se dévisse, des pilules à l'eau de Lourdes... Bref, des montagnes de quêtaineries... mais qui, semble-t-il, se vendent fort bien dans tous les sanctuaires.

## Mets principal et hors d'œuvres...

Comment s'y retrouver? Quand je pose cette question, ce n'est pas pour savoir quel est le saint le plus efficace pour telle cause ou pour savoir quelle est la pratique dévotionnelle la plus pertinente en telle situation. Il s'agit plutôt de ceci : comment éviter que toutes ces avenues n'empêchent la foi de rester christocentrique? Comment éviter que ces pratiques, souvent louables par ailleurs, ne voilent le centre de la foi: le Christ qui est mort et ressuscité pour notre salut?

Je vais en surprendre quelques-uns en disant cela, mais, au sens strict, on ne prie pas les saints. On leur demande de prier pour nous. On s'adresse à eux comme à des intercesseurs. L'expression juste serait : on les prie de prier pour nous. Et, au sens strict toujours, ils ne peuvent rien pour notre salut. Mais, comme ils sont nos devanciers sur le chemin de la foi, et comme nous sommes dans la communion des saints avec eux, nous leur demandons de s'unir à notre prière qui, elle, s'adresse à l'unique Sauveur, qui est le Christ, pour que nous soyons sauvés à notre tour, comme eux l'ont été avant nous.

Saint Antoine n'aide pas à retrouver les objets perdus. Je regrette. Mais il peut intercéder auprès du Seigneur, Maître de toutes choses, pour que nous les retrouvions. Il peut nous aider à maintenir notre foi et notre confiance en Celui qui peut tout, afin que nous les retrouvions. Et qu'ainsi, nous continuions à fouiller dans nos tiroirs, sans nous décourager... jusqu'à ce que nous découvriions où nous les avons égarés.

Demander d'intercéder pour nous, c'est le vrai sens de la prière adressée aux saints. C'est la démarche de *l'Ave Maria*, même si les personnes qui le récitent n'en sont pas toujours conscientes. La première partie de la formule reprend simplement la salutation de l'ange Gabriel et la louange d'Élisabeth. Ce n'est que dans la seconde partie que la formule se fait demande. Et que demande-t-elle? Que Marie prie pour nous. Ce n'est pas elle qui sauve. Ce n'est pas elle qui guérit. C'est encore moins elle qui pardonne nos péchés ou nous réconcilie avec Dieu. Elle nous renvoie à son Fils qui fait tout cela, et sert d'intermédiaire pour ce rapprochement.

Vous allez me mettre sous le nez les

litanies de Lorette. Vous allez me rétorquer qu'on y dit de la Vierge qu'elle est «Refuge des pécheurs», «Consolatrice des affligés», «Recours des pauvres», «Reine de la paix», «Secours des mourants», etc. Oui, elle est tout cela, mais uniquement parce que son intercession nous obtient tout cela de l'unique Seigneur qui est à l'origine de tous les dons. Je me souviendrai toute ma vie d'une intention de messe qui nous avait été transmise par courrier et qui avait provoqué un fou rire général en communauté. Tenez-vous bien, elle se formulait ainsi : *«Pour que le Père Éternel intercède auprès de Notre Dame afin qu'elle guérisse ma jambe*

*malade.* » Le moins qu'on puisse dire, c'est que la formulation n'était pas très heureuse. On a dit la messe quand même, en espérant qu'elle n'aura pas créé de conflits de pouvoir dans le Royaume céleste...

La prière chrétienne s'adresse donc toujours, en bout de ligne, au Dieu Un et Trine. Nos Eucharisties réactualisent l'unique événement de notre salut : le Christ mort pour nos péchés et ressuscité pour notre salut. À strictement parler, nous n'avons personne d'autre à prier et rien d'autre à célébrer.

## Pourquoi une restauration parallèle ?

Si les pratiques dévotionnelles perdurent, particulièrement chez nos aînés, c'est qu'elles cherchent à combler une faim.

Tout le renouveau de la liturgie depuis 40 ans les laisse, il faut l'avouer, sur leur appétit. Du moins jusqu'à un certain point, puisqu'ils continuent d'aller chercher une nourriture spirituelle ailleurs. Malgré l'immense effort pour faire «participer les fidèles», ils continuent de recourir à certains actes pieux, à des rites, à des prières personnelles se rapportant à des aspects particuliers des mystères chrétiens (Sacré-Cœur, chemins de croix, processions, marches du pardon), au culte des saints (Vierge Marie, saint Joseph, saint Antoine) ou à des choses saintes (médailles, statues miraculeuses, lieux d'apparition, scapulaires, reliques). Pourquoi?

Ce que l'Église leur présente est trop **cérébral**. Le Mystère Pascal a été repensé. Celui de l'Incarnation a été redit

en d'autres termes, supposément plus adéquats. La Bible a été expliquée, avec ses genres littéraires, avec le message propre à chaque livre sacré, avec les idées propres à chaque Évangéliste. On a essayé de leur inculquer que, dans l'Écriture, ce qu'il faut comprendre, ce n'est pas ce qu'on comprend spontanément. Bref, on a mis la statue du Sacré-Cœur de côté pour deviser savamment sur l'amour de Dieu.

Trop cérébral. Ce qu'on veut, c'est du **concret**. Un monde du sacré qui ne soit pas si difficile à comprendre. Des histoires bibliques qui soient vraies et pas seulement symboliques de quelque chose. Pour le temps de Noël qui s'en vient, une crèche avec un enfant bien rose sur une paille bien réelle, comme par le passé, et non pas l'élaboration d'un thème catéchétique bien structuré. Pour telle célébration spéciale, accomplir une démarche religieuse où on est physiquement et émotionnellement impliqué et non pas seulement assister à la mise en œuvre

d'un thème biblique, en essayant de nous faire accroire qu'on y participe à quelque chose.

Ensuite, nos eucharisties fonctionnent au niveau de l'**oral**. Que fait-on durant la messe? On discute, on explique, on commente. Que de mots! Les paroles ont pris toute la place. Paroles des Écritures. Paroles des commentaires. Paroles autour du thème de la célébration. Paroles du président. Paroles de l'animateur. Paroles des uns et des autres. Tout cela pour expliquer, faire comprendre, faire embarquer les fidèles. Dans nos liturgies, la parole est devenue une forme d'explication plutôt que d'expression de la foi. Et plus on met de mots, plus le langage devient complexe, au point que seuls les spécialistes comprennent. Et quand ceux-ci intuitionnent que quelque chose ne passe pas la balustrade, ils succombent tous à la même tentation : expliquer encore un peu.

Alors que nos fidèles, eux, sont sensibles au **visuel**. Quelque chose qui frappe les sens et les élève vers Dieu. Une belle célébration pleine de belles choses. Beaucoup de fleurs. Une chasuble avec des reflets dedans. Des montagnes de cierges. De l'encens qui sent bon. Une belle statue de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus bien peinturée, avec une grosse gerbe de roses bien rouges dans les bras. Pour l'Assomption, dire son rosaire avec un chapelet à grains de cristal qui miroitent, plutôt que d'entendre la grande prière à la Vierge, composée, pour l'occasion, par le comité de liturgie de la paroisse. Qu'ils comprennent d'ailleurs mal parce que le micro est mal ajusté pour de vieilles oreilles. Lors de la célébration du sacrement des malades, un *Ecce Homo* près du lit, avec des plaies bien visibles et un peu sanguinolentes, avec un cierge de

baptême, à la cire décorée, allumé devant, plutôt que la liturgie de la Parole de monsieur le curé.

«Pendant qu'on parle du Christ souffrant, figurez-vous qu'on a enlevé la *piéta* qui était à droite du chœur de l'église et qu'on pouvait regarder pendant la messe, pour se rappeler ce qui se passe sur l'autel. On préfère maintenant nous parler de l'Eucharistie comme d'un «sacrifice non sanglant. Vous pouvez me dire c'est quoi un sacrifice non sanglant, vous? Ça ressemble à quoi? Vous pourriez m'en dessiner un? Et on veut même nous enlever le Chemin de Croix le Vendredi-Saint. Les grands savants du comité de liturgie veulent qu'on assiste plutôt à la célébration de la Passion à 3 heures. Des lectures à plus finir. Le seul avantage que j'y voie, c'est qu'on est debout pendant très longtemps, ce qui nous permet de faire pénitence. Ça termine bien le carême et ça permet à ceux qui ne se sont pas forcés depuis le mercredi des cendres de se reprendre un peu à la dernière minute. Mais c'est si beau un chemin de croix! On voit Jésus qui souffre pour nous! On voit les méchants qui l'entourent, dont on fait un peu partie! Et tout ce qu'il a enduré pour nos péchés! »

Ils veulent une belle procession pour la Fête-Dieu avec de beaux vases pleins de pivoines blanches, roses et rouges plutôt que de se faire infliger la vulgarisation sur la présence réelle, inspirée du gros livre écrit par le dernier théologien français à la mode. Parlant de pivoines... Où voulez-vous qu'on les mette maintenant? Depuis qu'on a fait le ménage dans les statues de l'église? Et les lampions? Quand même pas devant l'affreuse feuille de styrofoam sur laquelle est épinglé, en lettres de papier rouge, le thème de ce dimanche de

l'année B!!! Des lampions qui brûlent, ça fait prier... Et de belles fleurs aussi... Tandis que le « placotage » autour du thème du dimanche...

Nos liturgistes patentés fonctionnent selon le **temporal**. Ils ont recentré les célébrations eucharistiques sur les différents temps de l'année liturgique de manière à remettre en évidence le déroulement de l'histoire du salut. Avec les siècles, l'année liturgique avait été submergée par des dévotions parallèles comme les mois consacrés au Sacré-Cœur, à la Vierge Marie et à saint Joseph, les neuvaines pour les fêtes de saints, et les multiples mémoires de ceux-ci... Avec Vatican II, un ménage s'imposait pour remettre en évidence le mystère rédempteur du Christ proprement dit. Ce qui fut fait. L'Avent, le Carême et le Temps Pascal ont retrouvé leur juste place.

Mais nos bonnes gens fonctionnent encore selon le **sanctoral**. Ce qui compte dans leur vie de prière, c'est l'Immaculée Conception, la fête de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste et de saint Antoine. On voit la difficulté. Si on peut à la rigueur intégrer le mois de Marie dans le déroulement du Temps Pascal, comme le fait d'ailleurs le *Regina Caeli*, on ne peut guère faire la même chose avec le mois de saint Joseph qui tombe toujours en plein carême. On aura beau imposer à nos bons vieux fidèles la nouvelle vision des choses, ils n'en continuent pas moins secrètement à faire leur petite cuisine à part. « Pourquoi achaler le premier ministre qui est si loin, si on a un député tout près en qui on a toute confiance? »

Reconnaissons enfin que nous souffrons souvent de la **démangeaison du nouveau**. Alors que nos aînés préfèrent la **sécurité du connu**. Juste un exemple. Depuis des décennies, à chaque début d'année liturgique que le bon Dieu nous amène, on essaie de nous faire avaler le nouveau chant-thème de l'Avent. Pourquoi pas? Il vient d'être conçu pour cette année précise, avec un couplet propre à chaque dimanche. Mais, après le quatrième dimanche, *exit final*. Alors qu'on commençait tout juste à en saisir l'air, on le remise aux oubliettes jusqu'au jugement dernier, pour pouvoir en ressortir un autre, tout aussi nouveau l'année suivante. Mais quoi de mieux pour nous faire entrer en Avent que de reprendre le bon vieux *Venez divin Messie* que tout le monde connaît par cœur? Il fut un temps où ce chant marquait le début de la nouvelle année liturgique. Et les habitués le voyaient venir longtemps à l'avance. Mais non, sous nos latitudes, l'équipe de liturgie s'acharne, à tout bout de champ, à chambouler les célébrations, à repenser la gestuelle, à recomposer le décor et à changer les lectures (les fameuses lectures, toujours) dans le but, semble-t-il d'attirer le public, de le surprendre, de le désennuyer. Faut-il s'étonner que nos aînés se réfugient dans leurs bons vieux livres de dévotion, et dans leurs petits feuillets de prière qui ont fini par remplir les pages de leurs missels? Au moins eux, ils ont résisté victorieusement à l'assaut du temps et fait leurs preuves. Et ainsi, nos grands-mères prient tranquilles dans leur petit coin, pendant que l'assemblée s'acharne à apprendre la toute nouvelle mélodie qui va disparaître dans la brume, comme toutes les précédentes.

## Échange de recettes

En fait, l'univers de nos eucharisties et l'univers de nos dévotions, s'ils peuvent entrer en concurrence, ont surtout à apprendre l'un de l'autre.

Qu'est-ce que nos pratiques eucharistiques peuvent apprendre à nos dévotions? Je retiens trois choses.

1- *Dieu nous parle par sa Parole.* Le Dieu de la culture populaire est un Dieu d'images et de sentiments. Images souvent élaborées selon nos propres illusions religieuses pour répondre à nos propres besoins de sécurité affective. La liturgie, elle, vient rappeler à tous les croyants que le vrai visage de Dieu ne se manifeste que dans sa Parole. Ce qui oblige parfois à prendre une distance par rapport aux images que ceux-ci se sont faites de lui.

2- *Dieu n'est pas ambivalent.* Le Dieu des dévotions populaires peut être, selon les jours, bienveillant ou indifférent, voire hostile. Il faut donc l'amadouer. Il peut, à la fois, nous faire du bien ou ne pas s'occuper de nous. Il faut donc attirer son attention. Il peut, dépendamment de notre attitude envers lui, nous favoriser ou nous punir. Il faut donc nous le rendre favorable. Les gestes de dévotion ont précisément pour but de nous concilier ce Dieu qui pourrait nous envoyer autant le bien-être que le malheur. La liturgie, particulièrement l'Eucharistie, vient rappeler que Dieu est toujours bon et que vouloir le mal, lui est impossible. Il a livré son Fils. En toute gratuité. Peu importent nos mérites. Peu importe notre comportement envers Lui. Que nous soyons dévots ou pas.

3- *Dieu n'est pas à confondre avec les événements.* Les dévotions populaires

voient Dieu directement à l'œuvre dans les événements : santé ou maladie, succès ou échec, emploi ou chômage, réussite ou échec scolaire, beau ou mauvais temps. Tout cela nous vient de Dieu. La liturgie nous apprend que Dieu, sans être lointain, ne tire pas directement les ficelles. Qu'il demeure un Dieu au-delà. Qu'il ne passe pas son temps à intervenir dans les moindres événements du monde pour satisfaire nos petits caprices.

En sens inverse, que peut enseigner notre tendance à la dévotion à notre pratique liturgique? Ici encore, je retiens trois choses.

1- *Dieu n'est pas un concept.* La liturgie, par son penchant intellectuel, risque d'avoir une parole trop cérébrale. Dieu risque d'être une idée. La relation à lui risque d'être une thématique. La dévotion populaire rappelle que Dieu n'est pas une question de mots mais une personne. Que la relation à lui est surtout affaire de cœur.

2- *L'être humain est invité à une démarche concrète.* La liturgie risque de nous laisser aller à la démission. Elle nous dit avec force que tout nous vient gratuitement de Dieu. Que l'être humain n'a rien à mériter. Que les dons de Dieu sont tellement gratuits que l'être humain n'a rien à faire. La pratique des dévotions peut nous apprendre que notre agir compte aux yeux de Dieu et que nous avons quelque chose à faire dans l'histoire de notre salut. Que ce soit un pèlerinage où il faut marcher (parfois à genoux), un jeûne de quelques jours, une prière à réciter pendant une neuvaine, un rituel à accomplir fidèlement.

3- *Dieu n'est pas uniquement transcendant.* Une certaine conception de la liturgie peut laisser croire que la vraie prière est de l'ordre de la louange et de l'action de grâce, la prière de demande étant de valeur inférieure. Ou que, si on demande quand même, ce qu'on peut adresser à Dieu, ce ne sont que des demandes bien aseptisées et chimique-

## Une alimentation équilibrée

Il ne faut pourtant pas opposer outre mesure ces deux univers religieux. Que faisons-nous nous-mêmes? Lorsque nous nous sentons fragiles, petits et faibles devant le Seigneur et que la vie suscite en nous des sentiments d'insécurité plutôt que d'espérance, quelle couleur prend notre prière? N'emprunte-t-elle pas, presque malgré nous, ses paroles et ses gestes au monde des dévotions populaires? Nous faisons quelque vœu... Nous reprenons telle vieille prière rituelle... Nous nous tournons vers telle image pieuse... Nous nous confions à tel ou tel intercesseur auprès du Tout-Puissant... Est-ce si honteux? Sommes-nous vraiment si à côté du centre de la foi?

D'ailleurs, le plus souvent, les deux univers en question se rejoignent. Prenons comme exemple le pèlerinage. Le pèlerin quitte son quotidien ordinaire. Il entreprend une démarche pour rencontrer son Seigneur, souvent par le biais de tel saint ou sainte vénéré en un lieu sacré. Il croit que Dieu manifestera sa puissance et sa bonté d'une façon particulière durant cette démarche, en accomplissant des merveilles pour son corps et plus encore pour son âme.

On serait porté à croire que ce pèlerin vient de basculer en dehors du centre de la foi. Mais, attention! – et il importe de le

ment pures. Ou Dieu devient désincarné. Ou il devient le Tout-Autre et le Lointain dont la présence même est à distance respectueuse. Par ses dévotions, le chrétien nous rappelle qu'on peut dialoguer familièrement avec lui et que Dieu est tout proche des préoccupations des pauvres de notre monde.

constater - le sommet du pèlerinage est un acte purement liturgique : la célébration d'une eucharistie solennelle le plus souvent précédée de la célébration du sacrement de la réconciliation. Ce pôle liturgique bien installé au centre, la dévotion trouvera sa place autour. Un voyage impliquant, plus qu'un voyage habituel, un effort physique. De ferventes prières personnelles et communautaires. Une procession. Un chemin de croix dans la montagne. La vénération de reliques. L'utilisation de l'eau, de l'huile, de cierges. Le bonheur d'être simplement là, dans un lieu de merveilles, dans une symbiose collective, dans une atmosphère de paix, de fête, de beauté et de fraternité. Toutes ses dévotions terminées, le pèlerin ne voudra pas partir sans emporter quelque pieux souvenir, ni sans avoir allumé un lampion qui prolongera sa présence.

Ainsi comprises, les dévotions ne se décentrent pas de la foi. Elles permettent à la foi de rejoindre les sens, la sensibilité et les aspirations profondes du croyant. Dans *Evangelii nuntiandi* (no 48), Paul VI affirmait : «Si elle (la piété populaire) est bien orientée, surtout par une pédagogie d'évangélisation, elle est riche de valeurs. Elle traduit une soif de Dieu que seuls les simples et les pauvres peuvent connaître. Elle rend capable de générosité et de sacrifice jusqu'à l'héroïsme, lorsqu'il s'agit

de manifester la foi. Elle comporte le sens aigu d'attributs profonds de Dieu : la paternité, la providence, la présence amoureuse et constante. Elle engendre des attitudes intérieures rarement observées ailleurs au même degré : patience, sens de la croix dans la vie quotidienne, détachement, ouverture aux autres, dévotion. » Nos grands-mères se reconnaîtraient dans cet éloge...

Revenons, pour terminer, au mariage de ma nièce. Juste avant la célébration, sa grand-mère arpentait les allées de la nef, à la recherche d'une statue de saint Antoine. Elle lui avait promis un lampion à \$5.00 s'il faisait beau ce jour-là. Et, effectivement, il a fait beau. La pluie prévue pour l'après-midi a retardé jusqu'à tard en soirée. Mais je ne saurais vous dire si c'est grâce à saint Antoine ou grâce au chapelet accroché à la corde à linge. Comme quoi...

Ô

### Aurore

qui n'est encore

que le point du jour pour notre terre,

mais qui déjà brille comme le plein midi

aux célestes plages,

reçois-nous au sein de la lumière,

de cette lumière dont tu es inondée

et qui te fait briller au loin, hors de toi,

et brûler doucement au-dedans...

Saint Bernard de Clairvaux  
Moine du XIIe siècle

## Le don de vieillir

Pierre van Breemen, jésuite, est reconnu comme un maître spirituel et il nous offre ici un livre dont la lecture sera profitable tout autant aux plus jeunes qu'aux plus vieux. Vieillir n'a pas d'âge! Breemen nous partage le fruit de ses méditations et de son expérience spirituelle sur le vieillissement. Pour lui, la vieillesse, étape ultime de la vie humaine, est un véritable appel à réinvestir cet espace de vie.

Savoir vieillir signifie que l'on apprend l'attente et la dépendance mais aussi que l'acceptation globale du voyage de la vie devrait être lucide, altruiste, faite de silence, de gratitude, d'humour à l'occasion, de pardons à long terme et surtout de don de soi. (Benoît Lacroix o.p.)

«Vieillir est tout un processus. L'environnement, qui englobe tous les domaines de la vie, y joue un rôle important. Si ce petit livre a tenté de mettre l'accent sur le processus spirituel du vieillissement, il faut aussi souligner l'importance de ceux qui accompagnent les aînés sur ce chemin. Dieu nous a confié les uns aux autres, et dans la dernière phase de notre vie, cet attachement s'avère d'autant plus nécessaire. Saint Paul dit que nous ne formons qu'un seul corps et que Dieu a disposé ce corps de manière à ce que tous ses membres se témoignent une mutuelle sollicitude (1 Co 12, 12 et ss). De cette façon, en passant par nous, Dieu cherche à tout mener vers le bien.» (p. 124-125)

Pierre G. van Breemen, **Le don de vieillir**, Les impulsions de saint Ignace, Bellarmin, 2006, 135 pages.

Martin Lavoie - [www.spiritualite2000.com](http://www.spiritualite2000.com)

---

Seigneur, tu sais mieux que moi que  
bientôt je serai vieille,  
car je vieillis chaque jour.  
Aide-moi à ne pas devenir bavarde, et  
garde-moi de la désastreuse habitude  
de croire que j'ai quelque chose à dire  
et à tout bout de champ.  
Libère-moi du désir d'arranger les  
affaires de tout le monde.  
Rends-moi pensive et réfléchie mais  
sans devenir maussade.  
Que j'aide mais sans dominer.  
Il semble parfois dommage de ne pas  
utiliser plus mon immense réserve  
d'expérience. Mais tu sais, Seigneur,  
que j'aimerais garder quelques amis.  
Garde-moi de me perdre dans le récit  
de mille détails, et donne-moi des ailes  
pour aller à l'essentiel.

Détache-moi de mes peines et bobos  
et aide-moi à les supporter avec  
patience. Enseigne-moi  
la merveilleuse leçon qu'il peut  
m'arriver d'avoir tort. Aide-moi  
à être douce mais pas trop.  
Je ne tiens pas à être sainte :  
il est parfois très difficile  
de vivre avec une sainte.  
Mais une vieille femme amère est  
chef-d'oeuvre du diable.  
Aide-moi à jouir de la vie, il y a tant  
de choses gaies et amusantes, et  
je ne voudrais pas en manquer une.

Soeur Véronique-Sophie  
Religieuse française du XVII<sup>e</sup> siècle  
Texte paru dans la revue Carrefour,  
octobre 1984.

# L'eucharistie : Comment devenir Jésus

« *Devenez ce que vous mangez* » (Augustin)

□ *En préparation du Congrès eucharistique en 2008, à Québec, nous offrirons à chaque numéro une réflexion sur l'Eucharistie. Aujourd'hui, notre collaboratrice est membre des Sœurs de St-Joseph de St-Hyacinthe, personne-ressource en pastorale sacramentelle pour son diocèse. Elle anime des retraites et des sessions bibliques et a collaboré à plusieurs publications (Prions en Église, Rassembler, Appoint, etc.)*

**Ghislaine Salvail, s.j.s.h.**

## Manger, un besoin et un plaisir

Pour chacun et chacune de nous, l'alimentation est une réalité qui nous confronte chaque jour. Les marchés d'alimentation en témoignent. Dans les pays riches, ils regorgent de mets locaux et exotiques, congelés et surgelés, préparés et pré-cuits et j'en passe. Il faut manger pour vivre, il faut bien manger pour bien vivre. Manger est le premier besoin à satisfaire, le besoin le plus primaire, le besoin le plus essentiel. Car on le sait, dès les premières minutes après la naissance, le sein est donné à l'enfant. Mais si, comme nous l'avons dit, il faut manger pour vivre, cela ne suffit pas. Il faut manger avec plaisir et ce plaisir n'est jamais assouvi. Il est sans cesse à recommencer. Une table bien garnie, belle à voir, colorée, ajoute au plaisir. Une grand-mère me confiait : « J'ai toujours mangé du bout des lèvres. C'est seulement enceinte de mon premier bébé que j'ai enfin mangé avec plaisir. » Est-ce le fait d'avoir la responsabilité de nourrir un petit être qui se formait en elle? Peut-être.

## Le repas, un lieu unique de transmission des valeurs

Le repas n'est ni un espace ni un

temps banal. Ce devrait être une heure de la journée chargée de sens. Certaines familles, vous en connaissez sûrement, ne le comprennent pas. Manger sept jours sur sept un repas bâclé et ingurgité à la hâte devant la télévision prive la famille d'un rituel unique. Un enfant qui ne peut se souvenir, une fois adulte, des repas de famille, ne serait-ce que celui du dimanche, gardera toujours un vide, un « blanc » comme s'il avait passé à côté d'un rite essentiel qui manquera à son album de famille, à son histoire familiale. Pourquoi? Parce que le repas est un lieu privilégié de transmission des valeurs humaines et spirituelles. C'est un lieu et un moment uniques aussi, où on inculque à ses enfants les premières notions de politesse et de savoir-vivre et aussi de partage et de remerciement, d'action de grâce et de bénédiction.

## Le symbolisme de la nourriture dans l'Ancienne Alliance

Parce que la nourriture est une réalité quotidienne et primordiale, à la nourriture est attaché un symbolisme très riche. L'univers religieux foisonne de gestes où la nourriture joue un grand rôle. Dans

l'Ancien Testament, c'est-à-dire dans les livres qui se sont écrits avant la venue de Jésus, on offre à Dieu de la nourriture en sacrifice. Durant les festivités où la nourriture est abondante, on danse, on chante, on fête autour des mets de viande et de fruits. Issue de la tradition juive, la religion chrétienne compare souvent le ciel à un grand festin. Personne ne peut imaginer une entrée dans le Royaume de Dieu sans être convoqué à un banquet où la robe nuptiale est exigée, où le refus de venir à la noce est considéré comme un affront fait au maître du repas (Mt 22, 2; Lc 13, 29; 14, 15; 22, 30).

## Le symbolisme de la nourriture dans les évangiles

Dans les évangiles, les moments où Jésus se retrouve à table sont très nombreux. Je n'en rappellerai que quelques-uns : La noce au village de Cana où Jésus est invité avec sa mère et ses disciples (Jn 2, 1-12). Le banquet offert pour le retour du fils prodigue (Lc 15, 22-32). Les repas pris avec des gens non recommandables (Mt 9, 10; 26, 7) ou avec des gens bien, des notables (Lc 5, 29; 7, 36). Des repas qui font jaser. Ajoutons à cela la multiplication des pains qui prend l'allure d'un beau pique-nique, d'un repas improvisé signifiant l'abondance d'amour apporté au monde par le Messie, Jésus (Jn 6, 1-15). Et on ne peut passer sous silence le repas ultime, celui de la Dernière Cène, où Jésus se donne lui-même en nourriture sous le signe du pain et du vin.

## Devenez ce que vous mangez

Nous pouvons nous approcher chaque jour de la table du Père pour recevoir le Pain de Vie. Nous ne connaissons pas

encore ce que c'est que d'avoir faim de l'Eucharistie. Par contre nous savons que la nourriture que nous mangeons devient notre corps, en se transformant en muscles, en peau, en sang. Mais savons-nous que lorsque nous communions, c'est le processus inverse qui se produit? Comme le dit si bien saint Augustin : *Devenez ce que vous recevez*. Ce qui veut dire que la fréquentation quotidienne ou dominicale de la messe où le Pain nous est partagé devrait nous rendre un peu plus *Images, Icônes de Dieu*, c'est-à-dire plus justes, plus charitables, plus fidèles. L'image de Dieu devrait s'affiner peu à peu en nous et transparaître au dehors. Augustin dira aussi : *Tu le manges mais c'est lui qui t'assimile*.

J'ai longtemps préparé les enfants à la première de leurs communions et mon défi était de les rendre jusqu'au seuil de ce grand mystère qu'est l'Eucharistie. Devant donc les mettre en contact avec la Parole de Dieu où Jésus livre son Corps et son Sang dans le partage du pain et du vin, je leur disais que c'est toute sa vie que Jésus nous livre dans les paroles sacramentelles de l'institution de l'Eucharistie. Lorsque Jésus dit en prenant le pain : *Ceci est mon corps*, il dit aussi ceci est **ma vie**. Lorsqu'il dit : *Ceci est mon sang*, il dit aussi ceci est **ma vie**. Puis pour aider à mieux saisir, je parlais, comme je vous l'ai dit au début, du rapport entre la nourriture et notre réalité d'incarnation. L'enfant sait qu'il ne peut vivre sans manger. Il sait aussi que la nourriture se change en son sang et en sa chair, en sa vie quoi! Mais j'ajoutais que lorsqu'ils reçoivent l'Eucharistie, cette autre nourriture, un phénomène spirituel se produit : l'Eucharistie transforme la personne qui la reçoit en la faisant devenir « un peu plus Jésus. »

## Comment devenir son Sang et son Corps

Le sang, c'est la vie qui circule. Le sang, c'est la sève humaine qui irrigue tout le corps. Le sang doit être bon, pur, oxygéné pour jouer un rôle vital. Un sang porteur d'une maladie entraîne souvent la mort. Ainsi le Sang de Jésus *répandu pour la multitude* (Mc 14, 24), sang pur et divin, est source de Vie et de Salut. Il garde en santé spirituellement. Claude Lafortune qui s'est fait connaître avec « L'évangile en papier » a bâti un beau documentaire pour les enfants. Je m'en suis longtemps servi. Dans le film, le petit Pierre demande à Claude qui vient de terminer d'expliquer la messe :

- *La messe est finie, Claude?*

Et Claude de lui répondre :

- *Non, elle commence!*

Participer à l'Eucharistie nous oblige à en vivre. Quelqu'un a dit : « Si le Christ est absent de votre vie, n'allez pas à l'Eucharistie » Pourquoi? Parce que parti-ciper au repas du Seigneur exige de la cohérence. Si vous invitez quelqu'un à votre table, ce n'est pas pour qu'il demeure un étranger ni qu'il devienne votre ennemi. En l'invitant, vous l'avez introduit dans le cercle de vos intimes. S'approcher de la table du Seigneur, c'est aller nous tonifier pour avoir la force de continuer à marcher, allègrement et dans la joie, sur le chemin emprunté au baptême qui est le chemin tracé par Jésus dans les évangiles. C'est pourquoi l'Eucharistie est un *viatique*, c'est-à-dire *une provision pour le voyage*. Le long et périlleux voyage de la vie. Vivre selon l'évangile, je dirais que c'est se conformer à la réponse même de Jésus aux pharisiens :

- *Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi?*

Et Jésus de répondre :

- *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit, voilà le plus grand commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (Mt 22, 39).

J'ai déjà dit en conférence que je savais quelle question me serait posée lorsque je paraîtrai devant Dieu puisque « Nous serons jugés sur l'Amour ». (1 Jn 4, 17) Voici donc ma réponse :

- Seigneur, j'ai essayé de t'aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon esprit. Mais Je t'ai aimé avec le cœur que tu m'as donné : large souvent mais aussi étroit à certains jours, généreux souvent, mais aussi égoïste en certaines occasions...

- J'ai aussi essayé d'aimer les autres comme moi-même, mais toujours avec le cœur que tu m'as donné. Mais comme je n'ai pas toujours su m'aimer moi-même avec douceur et miséricorde, alors cela a eu des répercussions sur mon prochain que j'ai jugé sévèrement...

## Grandir dans la foi : une parole intolérable pour les juifs

Jésus disait aux auditeurs juifs réunis dans la synagogue de Capharnaüm : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Qui mangera de ce pain vivra à jamais. Et même, ce pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde. » (Jean 6, 51-56). Les Juifs alors se mirent à discuter fort entre eux; ils disaient : « Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à

manger? » Alors Jésus leur dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ». (Jn 6, 51-56) Et les Juifs de se dire entre eux : « Cette parole est intolérable ». (Jn 6, 60)

## Une parole à saisir

Deux mille ans plus tard, comment comprenons-nous cette parole? Est-elle toujours intolérable? Pour mieux la saisir, commençons par le commencement. Il est clair qu'il ne s'agit pas là de cannibalisme ou d'anthropophagie culturelle. Ce corps dont Jésus parle n'est pas son corps historique, son corps charnel et périssable. Ce corps, Jésus l'offrira sur la croix. Le corps dont il parle, c'est son corps ressuscité, son corps glorieux qui vaincra la mort. C'est pourquoi il dira : « Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. » Le Pain eucharistique est son corps transfiguré grâce à l'action de l'Esprit Saint. Le Pape Paul VI parle dans le même sens lorsqu'il écrit : « Le pain et le vin consacrés par le prêtre sont changés au corps et au sang du Christ glorieux siégeant au ciel. » N'oublions jamais que les évangiles sont des récits post-pascals, écrits dans la lumière de la résurrection. Jean nous transmet des paroles comprises après la résurrection. Et il nous les interprète.

Une autre manière de mieux saisir consiste à changer de niveau de langage. L'expérience nous a appris que la parole de quelqu'un est souvent considérée comme une nourriture. C'est pourquoi lorsqu'un conférencier est apprécié, on dit que l'auditoire *boit ses paroles; qu'on est suspendu à ses lèvres*. On dit aussi d'une personnalité ou d'une vedette connues

mondialement ou même des personnes qui se donnent corps et âme pour leur famille, pour leur paroisse, pour leur communauté ou pour une cause, qu'elles sont des personnes *mangées*, c'est-à-dire des personnes qui ne s'appartiennent plus, qui sont entièrement données à la cause qu'elles défendent ou à l'art qu'elles pratiquent. Enfin, lorsqu'une femme ou un homme intègre promet à ses commettants qu'il s'acquittera de ses devoirs, il dira : « Je vous donne ma parole », ce qui veut dire : « Je me donne en gage, en garantie. » Jésus en promettant la vie éternelle à qui se nourrit de ses paroles qui « sont esprit et vie » (Jn 6, 63) promet du même coup qu'il se donnera corps et âme pour nous et cela jusqu'à la fin des siècles. Comprise de cette manière, cette phrase non seulement cesse d'être *intolérable*, mais elle devient réconfortante et sécurisante à entendre. Aux personnes qui croient, le Seigneur dit dans sa belle et longue prière au Père : « Les paroles que tu m'as données, je les leur ai données et ils les ont accueillies. » (Jn 17, 8) Pour pouvoir accueillir ses paroles, il est bon de les comprendre pour ensuite pouvoir en vivre.

## Le miracle de l'action eucharistique

Pour apprécier l'Eucharistie, il faut saisir qu'elle est un privilège unique. Comme religieuse, je communie chaque matin et à cause de cette fréquence, il peut y avoir danger que la routine s'installe. Pour l'éviter, un prêtre nous donnait ce conseil : *un matin, demeurez dans votre banc. N'allez pas communier. Vous prendrez conscience de la chance qui est la vôtre. Vous vivrez surtout une expérience douloureuse et gênante qui est la réalité quotidienne de certains individus.*

Rien n'est plus vrai : il y a des prisonniers repentants, des malades isolés qui sont privés de l'Eucharistie. Il y a des divorcés remariés, des personnes qui ont refait leur vie après un échec amoureux et qui se privent de l'Eucharistie... Quand rien n'est contraignant, quand on nous donne un trésor chaque matin, c'est plus difficile d'apprécier ce que l'on reçoit.

Pour conclure, je vous raconte un fait qu'une animatrice spirituelle m'a confié. Une personne organisait des sessions de christo-thérapie. Ces rencontres réunissaient des personnes blessées par la vie. Si la plupart connaissaient Jésus, le Christ, certaines autres n'avaient presque aucune notion religieuse. Des amis les avaient amenées à la session sans leur dire que c'était une rencontre de foi où se réunissaient des croyants qui voulaient se sortir de leur malheur ou de leur angoisse, par la prière et par la méditation de l'évangile. À la fin des rencontres (du vendredi au dimanche), la religieuse exposait l'hostie dans l'ostensoir et invitait les gens qui en sentaient le besoin, à aller prier silencieusement, à aller adorer Jésus dans l'hostie.

Une jeune fille, qui justement était loin de toute liturgie et encore plus des sacrements, se rendait toutefois à la chapelle et y demeurait longtemps. Un jour elle dit à la religieuse : « Ce petit rond blanc au centre de l'écrin doré, est-ce que je peux en avoir un? Est-ce qu'il se vend? Parce que chaque fois que je me mets devant cette chose, je ressens une grande paix. Je me sens bien, je me sens comprise. » Je ne vous dirai pas ce que la religieuse a entrepris avec la jeune fille pour la catéchiser mais une chose est certaine : l'action eucharistique a agi à l'insu de cette personne. Je dirais même que Jésus a franchi les barrières de l'ignorance pour aller rejoindre cette pauvre femme que la vie n'avait pas choyée. Il y a de ces petits miracles et même de ces grands miracles qui se passent sans que personne ne les publicise mais qui ne sont pas moins réels. Qui n'a pas ses petites histoires personnelles où l'Eucharistie est au centre d'une transformation réelle de la personne. □

**L'Eucharistie** - « Jésus-Christ restera précisément au cœur de notre humanité. Il restera comme une source de vie infinie. Et sous quelle forme ? Sa présence visible avait été un piège pour ses ennemis comme pour ses amis parce qu'ils ne pénétraient pas assez profond, parce qu'ils ne contemplaient pas, ils ne reconnaissaient pas son Humanité du dedans, cette Humanité virginale, cette Humanité conçue de l'Esprit, cette Humanité qui domine tous les temps, cette Humanité qui embrasse tous les hommes, cette Humanité sans frontières qui seule peut faire de toute l'humanité et de tout l'univers une seule Présence et une seule Personne. C'est pourquoi Jésus va inventer cette chose incomparable et merveilleuse: il va perpétuer sa Présence sous cette miette de pain et sous cette goutte de vin, pour qu'il n'y ait pas de piège, que les apparences ne nous induisent pas dans l'erreur, que la Foi atteigne ici sa suprême réalité, la Foi qui est l'élan de l'amour, la Foi qui nous intériorise à la pensée de Dieu, la Foi qui nous rend aptes à entendre les secrets de son cœur.» Maurice Zundel

**Prendre la route d'Emmaüs**

**D**isons d'emblée que la route d'Emmaüs n'est pas une route facile. Prendre la route d'Emmaüs, c'est pour l'Église consentir à l'effacement. En ce moment où tout semble décliner, où les ressources s'épuisent, où les nombres diminuent - quoi que l'on dise officiellement, pour ne pas décourager les troupes -, alors que les énergies s'affaiblissent et que la relève ne pointe guère, il est demandé à l'Église de consentir à l'effacement. Comme les disciples d'Emmaüs furent obligés de voir s'effacer l'image du messie dont ils avaient rêvé. C'est-à-dire rompre avec tout ce qu'ils avaient vécu de plus important dans leur passé et pour leur futur. Renoncer non pas pour un temps comme on laisse passer un mauvais moment, mais sentir en pleurant que c'est le tout pour le tout qui est mis en cause. Jean-Marie Roger Tillard osait poser la question: sommes-nous les derniers des chrétiens ? Il répondait par la négative: « La fidélité de Dieu envers l'humanité, si radicale et si englobante, doit durer jusqu'à la fin de l'histoire. Dieu ne veut pas que l'humanité soit sans espérance, et l'humanité ne veut pas être sans espérance. Ma conviction se situe à la croisée de ces deux certitudes. » Dieu ne va pas laisser s'effacer la mémoire de Jésus sur la terre. Mais rien, ajoute Tillard, n'est assuré de la continuité de la foi dans tel ou tel coin du monde. Il cite les communautés vibrantes d'Afrique du Nord au temps d'Augustin, les communautés du temps des évêques Cyrille et Basile en Asie Mineure qui ont toutes disparu. Les anciennes églises sont devenues des bergeries ou des bureaux de poste.

Il semble que l'Esprit de Dieu nous a conduits aujourd'hui à cet instant de la route d'Emmaüs où il faut consentir à l'effacement. En fait, nous marchons sur cette voie depuis des décennies. Et nous cherchons en vain comment éviter le pire, comment trouver des substituts et des remplaçants, priant dans des églises qui se vident pour des vocations qui ne viennent pas, et cherchant comment réaménager les choses et faire des plans pour l'avenir.

Pourtant, comment ne pas prendre acte du fait que certains styles de vie chrétienne et certaines formes de regroupement et d'exercice des ministères sont en voie d'extinction ou tout simplement déjà morts? La seule question qui reste est de savoir comment consentir à cet effacement que nous n'attendions pas, qui nous paraît si contraire à notre espérance, qu'on n'aurait jamais cru aussi radical.

Emmaüs, c'est la route des rêves écroulés! C'est la route qui, dans sa première moitié, est une route d'effondrement et de disparition. On souhaiterait que l'Église échappe à cette première étape. Tout indique qu'elle ne pourra l'éviter.

Nous le savons, cette menace de disparition s'est présentée à plusieurs reprises dans l'histoire biblique. À commencer par Abraham et Sara qui, à la montagne de Moriah, ont dû consentir à perdre leur fils unique pourtant si longtemps désiré, contre toute espérance, contre la promesse formelle d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles dans le ciel. Menaces de disparition également au temps de l'esclavage en Egypte, au temps de l'exil à Babylone, au temps de la shoah sous le règne de Judas Maccabée, au jour de la mort de Jésus, au temps de la destruction du temple, au temps du

passage du judaïsme aux premières communautés chrétiennes ouvertes au monde gréco-romain. Par comparaison, l'effacement que nous sommes en train de vivre et la transition qu'il implique se révèlent au fond moins draconiens.

C'est la loi de mort-résurrection qui frappe aussi l'Église. Cette loi s'est appliquée à Jésus lui-même. Elle est rappelée au décès de chaque personne, à chaque deuil. Elle s'applique aux communautés religieuses. Comment l'Église elle-même pourrait-elle y échapper? Visitant un couvent de religieuses dominicaines menacé de fermeture et entendant la plainte de la supérieure: « Il ne faut pas que ce couvent meure. Dieu ne le permettra pas », le père Timothée Radcliffe, alors maître général des Dominicains, répliquait: « Mais il n'a pas épargné son propre Fils! »

Certes, le clergé diminue, les communautés religieuses sont en voie d'effacement, mais l'Esprit fait surgir partout des germes de paix, de solidarité, de spiritualité, de générosité, de beauté, de service, dans l'Église et en dehors d'elle. Esprit imprévisible qui ne connaît pas de frontières. C'est ainsi que des croyants et croyantes surgissent de partout, souvent des lieux apparemment les plus arides de nos sociétés. « Lève les yeux, regarde autour de toi: ils se rassemblent, ils arrivent; tes fils reviennent de loin... » (Is 60,4). Mais ces pointes de renouveau n'arrivent pas encore à occulter le profond affaiblissement qui marque la vie ecclésiale aujourd'hui. La vraie question qui nous est posée: comment assimiler cette nouvelle réalité de l'effacement? Comment le faire, sans d'infinis précautions, tergiversations et atermoiements? Si nous souhaitons que la vie ecclésiale et que les

ministères ecclésiaux se renouvellent, il nous sera demandé de sacrifier même ce qui nous paraît aujourd'hui le plus cher. Dans nos jardins et nos prairies, tout paraît effacé par l'automne. À la fin, il ne reste plus rien que la déchirure des labours. C'est le prix qu'il faut payer pour tous les printemps.

Emmaüs, c'est encore la route de la fraternité vécue. Fraternité entre les deux disciples, fraternité vécue au cours du repas, fraternité avec les frères et sœurs de Jérusalem. La fraternité vécue, sentie, est une condition indispensable pour le rebondissement. Pour traverser les traumatismes de l'existence, il existe, note Bons Cyrulnik, deux éléments indispensables: le sens et la fraternité. Le sens, nous le trouvons dans notre lecture des événements contestée par la Parole; la fraternité, nous la trouvons dans l'affection entre croyants. Aujourd'hui plus que jamais, les croyants cherchent le sens et la fraternité vraie. Rien n'est désormais acceptable si l'on ne parle pas au cœur. Il ne suffit pas de s'adresser à l'esprit, à la tête.

Aujourd'hui, tout est saisi sous le mode affectif, souligne le philosophe Charles Taylor. C'est le secret des sectes et des groupes évangéliques. L'avenir du christianisme réside surtout dans les pays latins, notamment les pays d'Amérique latine et d'Afrique, où cette dimension affective est dominante. Les Églises « froides » et « cérébrales » seront progressivement délaissées. Les croyants ont besoin de nourritures intellectuelles pour dire leur foi, mais ils ont tout aussi besoin de nourritures affectives pour maintenir le lien. [...] □